

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

L'esprit du mal dans l'œuvre de Georges Bernanos
 Les Castes et le Clergé indien
 L'Impératrice Charlotte
 Saint François aux Concerts spirituels
 L'Europe et le Bolchevisme
 L'hommage de Henri Ghéon à Saint François d'Assise
 La rencontre de Saint Benoît et de Sainte Scholastique

Robert Vallery-Radot

Comte Louis de Lichterfelde

Joseph Ryelandt

Marjan Zdziechowski

Léopold Levaux

Henri Ghéon

Les idées et les faits : Angleterre. — France. — Etats-Unis,

La Semaine

Les journaux allemands parlent beaucoup, ces temps-ci, de « nervosité française ». Ah! les bons apôtres!

Les nouvelles propositions du général von Pawels à la Commission des ambassadeurs ont été reconnues inacceptables. C'est dire que le Reich joue fort et compte qu'une fois de plus, la France « transigera », c'est-à-dire cédera. Les révélations au sujet des armements secrets de l'Allemagne se multiplient. La crise intérieure allemande se terminera, semble-t-il, par un glissement à droite. Et on voudrait que, devant toutes ces manifestations belliqueuses, on ne se montrât pas nerveux, alors, qu'en plus, d'aucuns semblent se bercer d'illusions au point de croire qu'une évacuation anticipée de la Rhénanie consoliderait la paix?

Ah! cette paix! Tout de même si les Allemands la voulaient loyalement et sincèrement, ils feraient des propositions de « sécurité » que les Français seraient trop heureux d'accepter. Mais, peut-être, le désir trop évident de la France de céder tout le possible pour avoir enfin paix et sécurité est-il interprété à Berlin comme un signe de faiblesse. Peut-être escompte-t-on, une fois de plus, de l'autre côté du Rhin, qu'une France pacifiste redeviendra bientôt la proie qui a échappé en 1914, mais que, cette fois, on « aurait » sûrement.

Et on arrive toujours à la même conclusion : comme la cause de la paix se fut trouvée bien servie par un traitement rude et énergique appliqué à l'Allemagne vaincue! Et que les hommes d'Etat alliés ont donc été aveugles et ignorants en 1918!...

En 1914, la paix européenne dépendait de Berlin. En 1927, malgré la guerre perdue, c'est toujours de la volonté allemande que dépend cette même paix...

L'Histoire dira si cette volonté allemande put être « pacifiée » par les voies diplomatiques et les influences morales, ou s'il fallut de nouveau la force pour la briser définitivement...

Mais que resterait-il de l'Europe après une nouvelle guerre?

♦ Au Mexique, chaque jour, on meurt pour le Christ. En l'an de grâce 1927, dans un pays civilisé, se vérifie, comme s'est toujours vérifié et comme se vérifiera jusqu'à la fin des temps, la vérité catholique essentielle d'une Eglise militante luttant contre les Forces des Ténèbres, contre Satan et ses suppôts.

Le monde n'a de sens qu'à la lumière de cette vérité-là.

Si en France, le Christ est combattu par une législation inique, au Mexique, on le poursuit, en ce moment, à coups de fusils et de bombes d'avions. Mais comme la persécution ouverte, genre Calles, est préférable à l'assassinat sournois et en douceur, genre Briand, Poincaré, etc.!

Le sang a une vertu propitiatoire. Les martyrs suscitent les apôtres. L'Eglise mexicaine se retrempe et sera, demain, plus pure, plus belle et plus forte que jamais.

Tandis que l'action infernale du laïcisme français risque de tuer sa victime sans qu'elle s'en aperçoive...

♦ En Chine, l'inévitable se produit. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes fait son tour du monde. Proclamé par des Etats qui ne l'appliquaient guère, il est retourné contre eux. Comment reprocher à la Chine de vouloir être maîtresse chez elle?

Et les traités signés? dit-on.

Signés? Imposés, faut-il dire, et sans grand souci de justice. Le nationalisme chinois est une force que plus rien n'est capable d'arrêter. Que l'on s'applique à éviter de trop grands écarts et des outrances exagérées, mais que l'on s'en persuade bien : la politique « blanche » en Extrême-Orient est finie. Le temps des privilèges et des traités inégaux n'est plus. Il ne reste qu'à se résigner et à composer. A s'entêter sur des questions de prestige ou de point d'honneur, on ne fera qu'exaspérer un nationalisme qui flambé déjà assez haut et assez clair!

Que les troubles chinois — comme toujours, et partout, tous les troubles — aient des côtés peu honorables (coopération bolcheviste, or étranger, violences), qui le niera? Mais une grande nation sortira des événements actuels.

La Belgique paraît l'avoir compris mieux que les grandes puissances. Et comme on regrette, en suivant les événements actuels, que l'admirable zèle missionnaire des blancs en Chine n'ait pas établi plus tôt dans cet immense empire une Eglise catholique chinoise. Cinquante, cent évêques chinois appliqués depuis vingt-cinq ans seulement à la conversion de la Chine, quel levain travaillerait actuellement cette pâte en fermentation!

♦ Au Nicaragua, les Etats-Unis poursuivent leur politique impérialiste. S'il est une nation qui se moque royalement du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes — principe anarchique d'ailleurs — c'est bien la République Etoilée aux destinées de laquelle présida le père trop fameux des 14 points...

La Fédération internationale des Ligues des Droits de l'Homme, réunie à Paris sous la présidence de ce bon M. Louis Piérard, a protesté énergiquement « contre l'immixtion brutale des Etats-Unis dans les affaires intérieures du Nicaragua et d'autres pays de l'Amérique latine. »

Washington en est atterré...

L'esprit du mal dans l'œuvre de Georges Bernanos⁽¹⁾

En 1920, Georges Bernanos n'était encore, aux yeux du monde, qu'un jeune père de famille qui revenait de guerre comme dans les vieilles chansons et qui, sa courte pipe aux coins de la bouche, mâchait sa colère et son dégoût au spectacle de l'obscène curée des politiciens et des hommes d'affaires sonnée à grandes fanfares humanitaires autour de nos quinze cent mille morts à peine refroidis.

Je l'avais connu par notre cher et admirable Dom Besse, dont nous ne pleurerons jamais assez l'absence en ces jours obscurs où sa lucide intelligence et son cœur magnifique nous eussent été d'un si grand secours. Alors Dom Besse cherchait vainement des fonds pour relever *l'Univers*; autour du journal de Veuillot, il avait su grouper toute une jeune équipe d'écrivains qui ne demandaient qu'à foncer contre les idoles modernes, repeintes à neuf et dont les récentes hécatombes immolées en leur honneur ne semblaient pas avoir apaisé la faim carnassière. Un jour, il me dit de l'air tranquille dont il avait coutume d'annoncer les bonnes nouvelles : « Il faudra que je vous fasse connaître mon jeune ami Bernanos; il pourrait travailler utilement avec nous. » Peu de temps après, je recevais, signé de ce nom qui gronde et siffle comme le départ d'une flèche empenchée, un article écrit à l'occasion d'une cérémonie en mémoire des morts de la guerre : Un maire socialiste de Brest y avait prononcé un discours où la bassesse le disputait à la sottise. D'une violence tendue à rompre et toute phosphorescente d'images elliptiques, cet article dénotait un lyrique et un polémiste de race. Au travers de ces quelques pages noires de colère et d'ironie douloureuse, le signe de la grande flamboyance comme une épée d'archange irrité. Bernanos était déjà là tout entier.

De Vouquois, durant la défense de Verdun dont nous étions la charnière, nous avons pendant certaines nuits opaques de mars, tandis que roulait continûment le vaste grondement de la canonade, s'allumer sur Avocourt, Malancourt et le Mort-Homme, d'immenses jets brûlants de naphte enflammé qui s'éteignaient soudain, des fusées démesurées qui montaient jusqu'aux nues ténébreuses et s'y évanouissaient, cris pathétiques, signaux de détresse lancés follement de la terre vers le ciel et s'y perdant sans réponse. Ainsi, la prose de Bernanos. Je lui écrivis aussitôt mon impatience de le connaître. Ainsi naquit notre amitié.

L'Univers étant suspendu, cet article fut évidemment refusé à toutes les feuilles où le présentait. Ces ténèbres striées d'éclairs avaient de quoi déconcerter les directeurs de périodiques tout pantois devant cette apocalypse où les coupes vengeresses de la Justice divine versaient leur vin de fureur sur la tête des lâches et des fourbes. Aux *Lettres*, on voulut bien me dire qu'on ne trouvait aucune espèce de talent dans la prose de ce débutant. Cependant, Bernanos continuait de transcrire ses visions sous la dictée de la Sibylle. Mais à part une nouvelle que mon ami Fr. Le Grix n'hésita pas à insérer dans sa *Revue hebdomadaire*, il n'arrivait pas à placer sa copie et doutait de lui en dépit de mes prédictions sur sa gloire future. Tous les événements semblaient ligués contre lui. Il entraînait vraiment dans la nuit obscure du dévouement de lui-même. A son isolement venait s'ajouter le souci du pain quotidien, l'épreuve d'une santé cruellement éprouvée par une terrible maladie; la nuit, d'étranges angoisses et des épouvantes hallucinées lui faisaient croire qu'il touchait aux portes de la mort. Des critiques ont cru faire preuve de psychologie

profonde en déclarant qu'ils ne voyaient dans le *Soleil de Satan* qu'une entreprise commerciale de mysticisme littéraire. Quant à moi, je sais de quel sang cette œuvre s'est nourrie.

En 1921, après une opération des plus graves, Bernanos était allé se reposer dans une campagne perdue de l'Eure, aux Ardillères près de Nonancourt lorsque je reçus une lettre de lui; il m'appela d'urgence pour me lire cette vie du curé de Lumbres dont nous parlions sans cesse et qu'il achevait d'écrire, comme toujours, dans l'angoisse et le doute. Je le vois encore, arrivant au devant de moi, suivi d'un jeune renard qu'il avait pris au piège et qu'il s'amusait à apprivoiser, ayant toujours eu une secrète tendresse pour les bêtes sauvages; le petit animal l'accompagnait partout de son odeur fauve et de sa rôde furtive, même dans la maison, au grand désespoir de Mme Bernanos. Finalement, Bernanos dut le tuer, car les volailles du voisinage commençaient à disparaître dans des proportions inquiétantes.

C'était une après-midi de mai où flottaient des parfums de sève et de verdure naissante. Nous nous assimes à l'orée d'un petit bois et c'est là qu'il me lut d'une voix chantante et assombrie, si tendre — la tendresse des forts — l'histoire du curé de Lumbres.

Avec un pouvoir d'incantation prophétique qui est son génie propre, il m'évoqua, pour la première fois, ce pauvre prêtre de campagne seul, par une nuit pluvieuse, debout à la fenêtre de son presbytère délabré, en face de son église, noyée dans les ténèbres; de toutes parts se resserrait l'étreinte d'un Ennemi invisible, puissant et subtil, multiforme, caressant et froid qui ricanait encore jusque dans les aveux des pêcheurs.

C'était un accent jamais entendu jusque-là; ni Villiers, ni Barbey, ni même Léon Bloy n'avaient ainsi éclairé par le dessous le mensonge de l'humanité déchue, le néant de la créature libre de refuser Dieu. C'était l'anatomie lucide de l'*Omnis homo mendax* « tout homme est menteur » du Psalmiste, la description hantée du combat spirituel signalé par Rimbaud « plus terrible qu'une bataille d'hommes ». Sur le presbytère banal, la houle des esprits invisibles déferlait. Le tabernacle, le confessionnal, la croix, tout ce que le langage des hommes de loi nomme avec indifférence le mobilier du culte, reprenait tout son sens redoutable d'arsenal d'armes, de citadelle inexpugnable, sans quoi le monde serait irrémédiablement perdu. Dans cette boîte de bois vermoulu, où l'abbé Donissan recevait les aveux des pêcheurs, tout le drame de l'humanité se jouait, et de la plus quotidienne humanité, parmi des paysans, des rouliers, des carabins matérialistes, des prêtres médiocres, des gens de lettres gonflés de leur néant. Ah! c'était une autre douleur qui gémissait là que celle d'un misérable amour trompé ou déçu; c'était le sang même du Christ, le cri suppliant du Calvaire : « Père pardonnez-leur car ils ne savent ce qu'ils font! »

L'œuvre lentement fut poursuivie pendant quatre ans, au milieu des pires angoisses physiques et morales, au hasard des cafés et des hôtels où le métier d'inspecteur d'assurances menait notre ami. Souvent, un chapitre fut écrit dans un compartiment de troisième classe. L'histoire du curé de Lumbres, dont je connaissais le germe gonflé de vie, se développa, se ramifia, poussa racines et branches, devint un buisson ardent qu'incendiaient sans le dissoudre toutes les foudres expiatriques.

Enfin, durant le printemps de 1925, je reçus le manuscrit complet. Je ne m'étais pas trompé. Une œuvre était née. Au cours d'un voyage à Paris, je remis le *Soleil de Satan* à François Le Grix, qui m'écrivit une lettre enthousiaste et s'employa aussitôt à le

(1) Conférence prononcée à l'Institut Supérieur de Philosophie de l'Université de Louvain.

faire éditer. Puis ce fut Maritain qui fut à son tour conquis, puis Henri Massis. Et bientôt, le *Roseau d'or* le retenait pour sa collection.

* * *

Il est inutile, aujourd'hui, d'insister sur le retentissement que ce livre eut immédiatement dans la presse et le public. Près de 80,000 exemplaires ont été vendus en moins d'un an et son succès est loin d'être épuisé. Le talent seul n'explique pas une telle faveur, ni même comme voudraient l'insinuer les envieux, une habile publicité. Le vrai, c'est que le sens implacable de ce message enait à son heure. Bousculant tout sur sa route, les émotions élégantes et les blessures distinguées de l'intropection sentimentale aussi bien que les sournoises complaisances d'une religion trop facile, l'abbé Donissan entraînait en coup de vent, avec ses gros souliers et sa soutane en loques, nommant les vices par leur nom, rouvrant devant nos yeux, comme un fruit pourri, l'effrayant mystère du péché. Le mal ne se dérobait plus hypocritement sous la nuée d'une vaine et changeante abstraction; il était l'empire ténébreux de Satan, non plus relégué dans le domaine des fictions naïves des âges de foi, mais commencé dès ce monde, autour de nous et en nous. Par ses portes entre-bâillées, son souffle torride et empesté nous frappait à la face; et dans notre cœur, où nos passions se mordaient de rage impuissante, s'ébauchaient les pleurs et les gémissements de dents du désespoir infini.

Eh! quoi donc? En dépit de nos éminents sociologues, moralistes et économistes, nos vices ne pouvaient pas être réduits par l'hygiène, les sports, l'extinction du paupérisme, une pédagogie rigoureusement scientifique? Elles étaient donc vaines ces merveilleuses méthodes si résolument modernes d'anthropométrie scolaire inaugurées, peu d'années avant la guerre dans les laboratoires de M. Binet, où le volume crânien de chaque élève était calculé selon la somme des cinq diamètres et la capacité pulmonaire mesurée rigoureusement à l'aide du spiromètre de Dupont? Les ligues antialcooliques et antituberculeuses ne suffisaient donc pas à renouveler la race? L'hérédité et les intoxications gastro-intestinales n'étaient-elles donc pas les seules responsables de nos impulsions morbides? Le M.I. c'était donc autre chose que notre faiblesse ou nos erreurs?

Eh! bien oui, il fallait que les philanthropes et les dévôts du Progrès en prissent leur parti. Le Mal n'était pas une simple ignorance que pouvaient réduire l'instruction obligatoire et la prophylaxie; il avait une vie propre, un dessein longuement mûri, sourdement perpétré, habilement masqué; son œuvre révélait une intelligence si puissante que l'Orient l'avait jadis attribuée à un Dieu; cet Esprit du mal, le Christ l'avait dénoncé sous les noms mystérieux de Prince du monde, Prince des ténébres. Les apôtres et les martyrs avaient reconnu dans chaque idole une manifestation de sa malice. Quant à saint Paul, il l'avait nommé par son nom: Lucifer, l'Antique Serpent, homicide dès le commencement. Servi par des milliers d'anges tombés comme lui, celui-ci s'acharnait à poursuivre l'homme de sa haine désespérée depuis le jour fatidique où Dieu lui avait dévoilé le mystère de l'Incarnation, asseyant à sa droite, par une préférence intolérable à une intelligence pure, la chair déifiée de l'Homme dans une gloire que lui, Satan, ne posséderait jamais.

* * *

Spectacle digne de remarque! Ce personnage devenu encombrant, voire inutile ou ridicule pour les savants modernes, certains poètes et non des moindres avaient continué à le prendre au sérieux. Dans sa préface au beau livre de Léopold Levaux: *Quand Dieu parle*, Maritain nous a donné la raison de cette différence d'appréciation: Ceux-ci, nous dit-il, deviennent le spirituel au milieu des ombres, tandis que les autres s'emploient à murer la vérité. Baudelaire était hanté aussi bien par la présence du Démon que par la nostalgie des anges.

Sans cesse à mes côtés, s'agite le Démon
et Rimbaud dans la *Saison en Enfer*, nous donne l'impression physique de la damnation.

Mais plus récemment, deux écrivains ont parlé de l'Esprit du Mal avec une singulière précision. Dans son *Ebauche de Serpent*, Paul Valéry a fait étinceler les écailles du Menteur et siffler ses promesses sous l'Arbre de science comme la plus éclatante exégèse du *Non Serviam* de l'Intelligence contemporaine. Quant à André

Gide, il écrivait délibérément dans ses études sur Dostoïevsky: « Il n'est point de véritable œuvre d'art où n'entre la collaboration du démon. » et il citait ces lignes significatives de William Blake à l'appui de son dire: « Cet ange qui est devenu démon est mon ami particulier: ensemble nous avons souvent lu la Bible dans son sens infernal ou diabolique, celui même qu'y découvrirait le monde s'il se conduisit bien. »

C'est certainement aussi avec cet ami particulier que M. André Gide a lu l'Evangile pour avoir osé une exégèse aussi blasphématoire que celle à laquelle il s'est livré sur ces textes les plus secrets du livre inspiré.

« La beauté, quelle chose terrible et affreuse, avait dit Dostoïevsky: une chose terrible: c'est là que le diable entre en lutte avec Dieu; et le champ de bataille, c'est le cœur de l'homme. » Mais pour André Gide, il ne s'agit pas de lutte mais bien d'un pacte d'alliance sans lequel tout avorte ou végète; d'où l'échec fatal d'une littérature vertueuse, la niaiserie difficilement évitée dans la peinture des beaux sentiments et, par contre, l'éclat prestigieux du vice, de l'anormal, du trouble. En substance, l'art est sous l'empire de Satan et le péché, la seule matière intéressante; il y aurait toujours antinomie entre la sainteté et l'art; car la sainteté immole à Dieu ces parties obscures de la personne humaine qui, pour les modernes, constituent l'originalité même de l'artiste (on trouve dans fa correspondance de Rivière avec Claudel la crainte de cette mutilation.)

Cette exégèse de l'art si commune aujourd'hui n'explique pas, bien-entendu, l'inspiration héroïque d'un Sophocle, d'un Michel-Ange, ou d'un Beethoven; mais elle explique très bien de quelle collaboration dérive cette sensualité morbide, ce fatalisme d'esclave de l'inspiration moderne qui font que les passions sont toujours montrées souveraines; l'art ainsi compris est, en effet, devenu strictement impuissant à concevoir ce que Claudel nomme dans ses lettres à Rivière « les joies salubres, martiales, athlétiques de la victoire sur soi-même ».

Or Bernanos n'est point de cette race dont il a parlé, « sans moelle, aux reins glacés », qui supporte et même recherche la collaboration du démon. Son livre à ceci de libérateur qu'il est un défi tout chargé de fièvre tristes. Il connaît l'effrayante puissance du Prince de ce monde et notre impénitente faiblesse. Mais il n'accepte pas de pacte avec le Menteur.

Sans mêler aucunement la leçon de morale à sa création, par la seule puissance de son art, dans un drame tout psychologique, il restitue à Satan sa perdue présence. Avec un flair de trappeur, il déjoue ses ruses, lui arrache ses masques et découvre au fond de nos passions son rire hideux. Ainsi, un Antoine, un Pacôme, un Paphnuce venaient du fond de leur désert de la Thébaïde, vêtus de leur manteau de poil de chèvre, au milieu des impures délices d'Alexandrie et dénonçaient sous les savants mensonges d'une civilisation élégante la honte de ses luxures et la misère de son orgueil. Car tels sont les fruits de la collaboration du Démon, telle est cette joie de vivre qu'il nous promet. Et là même où les âmes ingénues et les cœurs sensibles roulent des yeux blancs d'extase en croyant communier à l'Idéal, d'affreux diables collés à leurs ventres se repaissent de leurs entrailles en se gaussant d'eux en toute tranquillité comme on les voit dans les chapiteaux de Vézelay...

Certains, dérangés de leurs commodes digestions s'emportèrent et voulurent railler cette histoire de sorcellerie. Mais le coup avait frappé juste. Le naturalisme était touché. Etourdi par cette botte inattendue, il a cherché à répondre, mais n'a rien trouvé. Enfin, les âmes affamées de certitude pour lesquelles ce livre était écrit, voyaient face à face le géolier de leurs prisons humiliantes. L'Esprit du mal était nommé par son nom, dans sa cause première. L'énigme cruciale (c'est bien le cas de l'appeler ainsi) gémie par saint Paul et Racine:

*Je ne fais pas le bien que j'aime
Et je fais le mal que j'ai hais,*

redevient aisée à déchiffrer. Non, nous n'étions pas si pervers que de consommer ainsi de gaité de cœur une si profonde ruine de nous-mêmes. Ce plomb fondu de la jalousie coulé dans notre gorge, ces griffes de l'envie enfoncées dans nos entrailles, ces membres livrés à la putréfaction de la luxure, toutes ces tortures de l'enfer, un autre que nous, acharné à nous perdre, les inventait en nous. Mais mieux que tout commentaire, un passage du *Soleil de Satan* saura vous dévoiler cette géhenne anticipée. Laissez-moi donc vous lire ce que dit l'abbé Donissan à son dit et dit gué confère l'abbé Sabiroux.

« — Ce que j'ai vu, mon ami, je l'ai vu dans ma petite sacristie, assis sur ma chaise de paille, aussi clairement que je vous vois. Voyez-vous : on ne sait pas ce que c'est qu'un pécheur. Qu'est-ce qu'une voix dans le noir d'un confessionnal, qui ronronne, se hâte, se hâte, et ne se pose que sur les premières syllabes du *mea culpa*? Bon pour les enfants, ça — pauvres petits! Mais il faut voir — il faut voir les visages où tout se peint, et les regards. Des yeux d'homme, Sabiroux! On a toujours à dire là-dessus. Certes! j'ai assisté deux fois mourants : ce n'est rien : ils n'effraient plus. Dieu les recouvre. Mais les misérables que j'ai vu devant moi — et qui discutent, sourient, se débattent — mentent, mentent, mentent — jusqu'à ce qu'une dernière angoisse les jette à nos pieds comme des sacs vides! Cela fait encore figure dans le monde, allez! Ça piaffe devant les filles. Ça blasphème agréablement... Ah! longtemps, je n'ai pas compris : je ne voyais que des égarés, que Dieu ramasse en passant. Mais il y a quelque chose entre Dieu et l'homme — et non pas un personnage secondaire... Il y a... Il y a cet être obscur, incomparablement subtil et têtù, à qui rien ne saurait être comparé, sinon l'atroce ironie, un cruel rire. A celui-là Dieu s'est livré pour un temps. C'est en nous qu'Il est saisi, dévoré. C'est de nous qu'Il est arraché. Depuis des siècles, le peuple humain est mis sous le pressoir, notre sang exprimé à flots afin que la plus petite parcelle de la chair divine soit de l'affreux bourreau l'assouvissement et la risée... Oh! notre ignorance est profonde! Pour un prêtre érudit, courtis, politique, qu'est-ce que le diable, je vous demande? A peine ose-t-on le nommer sans rire. Ils le sifflent comme un chien. Mais quoi! pensent-ils l'avoir rendu familier? Allez! Allez! c'est qu'ils ont lu trop de livres, et n'ont pas assez confessé. On ne veut que plaire. On ne plaît qu'aux sots, qu'on rassure. Nous ne sommes pas des endormeurs. Sabiroux! Nous sommes au premier rang d'une lutte à mort et nos petits derrière nous. Des prêtres! Mais ils ne l'entendent donc pas, le cri de la misère universelle! Ils ne confessent donc que leurs bœdeux! Ils n'ont donc jamais tenu devant eux, face à face, un visage bouleversé? Ils n'ont donc jamais vu se lever un de ces regards inoubliables, déjà pleins de la haine de Dieu, auxquels on n'a plus rien à donner, rien! l'avare rongé par son cancer, le luxurieux comme un cadavre, l'ambitieux plein d'un seul rêve, l'envieux qui toujours veille — hé quoi! quel prêtre n'a jamais pleuré d'impuissance devant le mystère de la souffrance humaine — d'un Dieu outragé dans l'homme, son refuge!... Ils ne veulent pas voir... Ils ne veulent pas voir... »

Ainsi, c'est une lutte sans merci que l'homme doit livrer à Satan. Sans doute, il a comme alliés tout-puissants le Christ vainqueur de la mort, son ange gardien et la communion des saints, mais il a contre lui sa propre nature viciée, ce traître « incliné au mal dès l'enfance », dit l'Écriture, enivré de sa liberté, toujours prêt à céder aux fausses promesses de Satan qui lui fait croire à la délectation de son néant. Malheur à nous si nous l'écoutons! Les armées de Dieu se retirent et Satan nous emmène captifs dans son désert de feu au milieu des clameurs de triomphe de ses démons que nous prenons pour nos propres cris d'affranchissement!

* * *

Voyez l'épisode de Mouchette au début du récit :

Le nom de Satan n'y est même pas prononcé et des personnages ne songent guère à son existence. Mais pour qui sait voir il est déjà partout présent.

Tous les vices, lugubres et froids comme lui, y mûrissent à son soleil. Satisfaire à tous ses instincts, telle est la morale de tous ces gens. Le démon n'a même pas à se faire connaître d'eux; leur place est retenue d'avance dans sa besace; il les laisse courir, sachant bien que tôt ou tard ils viendront s'y fourrer d'eux-mêmes.

Mais comme Dieu, qu'il singe toujours, Satan a ses préférences, et Mouchette, avec sa furie de vivre, son orgueil insatiable est pour lui une victime de choix au milieu de tous ces avarés; il a fait d'elle sa demeur, et accroupi dans son cœur, alors qu'elle se croit libre, il tire les fils de sa volonté avec un effrayant sourire. Cœur ardent, cerveau lucide, rapide à l'action, elle n'est pas une Bovary que hante le romanque; la rêverie n'est point sa part, mais le dessein audacieux de jouer sa chance, d'un coup, dans une aventure grosse de périls. Ah! la belle proie! Le papa Malhorty, libre-penseur et dévot des lumières républicaines, a voulu l'élever comme une demoiselle, mais il lui a défendu de suivre les cours du catéchisme. « Qu'a-t-elle besoin d'un curé pour apprendre en con-

fesse ce qu'elle ne doit pas savoir? Les prêtres faussent la conscience des enfants, c'est connu. » Il est ainsi facile à Satan de prendre le visage de son désir. Avec quel art il l'amène peu à peu à sa froide possession! Elle ne peut, comme le bétail matérialiste qui l'entoure, se satisfaire du petit jardin aux ifs bien taillés de la brasserie paternelle; elle est de celles qui, dans leur faim d'absolu, s'échappent de l'animal par la folie, le crime ou la sainteté. Avant tout, ne pas vivre comme ces gens, s'évader, être soi-même! trouver dans le scandale et l'avitissement désespéré l'épouvantable dérision de la gloire qui est le présent de Satan! Écoutons ce qu'elle révèle à son pitoyable amant, le docteur Gallet, lorsqu'elle lui raconte ce qui se passe dans sa petite tête volontaire au milieu de la nuit, seule, à deux pas de son gros homme de père qui ronfle : Elle se lève; elle écoute; elle se sent si forte!... elle s'approche de la fenêtre ouverte comme si on l'appelait du dehors... « J'attends... je suis prête... Pas une voix seulement m'appelle, tu sais! Mais des cent! des mille! Sont-ce là des hommes? Après tout, vous n'êtes que des gosses — pleins de vices, par exemple! — mais des gosses! Je te jure! Il me semble que ce qui m'appelle, ici ou là, n'importe... dans la rumeur qui roule... un autre... un autre se plaît et s'admire en moi... Homme ou bête... Hein, je suis folle?... Que je suis folle!... Homme ou bête qui me tient... bien tenue... Mon abominable amant!... »

Jamais en littérature, on est descendu aussi loin dans l'Enfer du mal; jamais le péché ne s'est exprimé si lucidement dans sa prévarication essentielle : le défi lancé à la face du Créateur :

« Je ne serai pas la créature que tu as voulu faire à ton image et à ta ressemblance; je la renie; je ne veux ni de l'être que tu m'as donné ni de sa vocation; je m'en forgerai un autre; j'épouse et j'adore le mensonge en haine de ta vérité; avec lui, j'enfanterai des plaisirs en dehors de toi; je détruirai avec rage le moindre reflet de ta face au fond de mon cœur; le miroir de ta science et de ta justice que tu voulais que je fusse, je le précipiterai dans l'enfer. Je préfère le feu qui me brûle à la fournaise de ton cœur, aux flammes abhorrées de ton Esprit consolateur! » Ainsi Rimbaud dans sa *Saison en Enfer* s'écriait : « Je réclame! Je réclame un coup de force! une goutte de feu! »

Ainsi va Mouchette. Elle tuera son premier amant et transformera son remords en secret d'orgueil qui l'enivrera; elle ne pourra s'empêcher de le révéler au docteur Gallet qui, bien entendu, en bon matérialiste, parle d'hystérie et n'y comprend rien... Mais quand s'achève la première partie, nous pouvons pressentir que celle que Bernanos appellera plus tard « la petite servante de Satan, sainte Brigitte du néant », s'est donnée corps et âme à la contemplation et la possession du mal. « L'enfer aussi à ses cloîtres », dit profondément Bernanos. Cet amour monstrueux, elle le nourrit sauvagement, continuellement jusqu'à en devenir folle. Elle rôdera souvent, la nuit, à l'heure de son crime, autour de la propriété où elle a tué son premier amant. Ce crime, c'est son orgueil, dont elle s'enivre. C'est par cet acte qu'elle se sépare du troupeau de médiocres qui l'entoure. Et quand l'abbé Donissan lui montrera que le crime fut involontaire, qu'elle ne peut même pas se repaître de ce sang versé, elle se tuera de désespoir pour mieux se donner à son infernal amant. Comment l'abbé Donissan la reprend à Satan et la donne à Dieu, après avoir provoqué son suicide par sa violence inconsidérée, c'est ce que Bernanos laisse dans un mystère voulu, et peut-être aussi pour jouer un nouveau tour à notre manie rationaliste de vouloir trouver des motifs naturels à toute conversion. Il n'en est pas moins vrai que Dieu finit par arracher sa proie à Satan, au moment que celui-ci s'apprete à la posséder enfin pour l'éternité, et que cette victoire est obtenue par l'entremise — jugée extravagante — de l'abbé Donissan. Ceux qui ont reproché à Bernanos son pessimisme, voire son manichéisme, n'ont pas assez remarqué cette indication capitale dans les voies de la Providence.

* * *

Soit, diront quelques belles âmes, abandonnons au Démon le monde charnel toujours décevant. Les stoïciens nous avaient enseigné, eux aussi, le mépris des biens sensibles. Mais il est un domaine où notre esprit s'affranchit de ses misères et contemple la beauté de Dieu; c'est l'art, l'Idéal comme disent ces belles âmes. Illusion! l'ange impur nous y a précédés depuis longtemps et il nous tient là plus serrés que nulle part ailleurs. Et c'est pourquoi à la fin du livre, la figure faunesque de l'illustre écrivain Saint-

Marin apparaît non point en hors-d'œuvre, ainsi qu'on l'a prétendu, mais comme une réplique nécessaire à l'épisode de Mouchette. Si Mouchette figure notre chair misérable, Saint-Marin figure notre esprit qui, selon l'Écriture, s'évanouit dans sa sagesse.

Nous ne possédions pas encore l'Anatole France en pantoufles; que dis-je? l'ermite libertain de la villa Saïd, difficilement tenu en bride derrière ses lexiques par une petite main féminine, n'était pas encore mort lorsque Bernanos me lut cette peinture de Saint-Marin allant chercher une dernière émotion à éprouver au presbytère de Lumbres. Mais sa lucide analyse des passions discernait sous toutes ces fleurs et ces sourires, derniers reflets, disait-on, de la sagesse antique, l'humiliante obsession du vieillard sadique. On a parlé de caricature. Mais non, le vice ricane et grimace; et ses spasmes sont hideux lorsqu'ils se révèlent au grand jour, et Bernanos n'a fait que les graver d'un cœur impassible. Récemment d'ailleurs, M. Gide a donné la clé des impresses qu'il enseignait dans ses *Nourritures terrestres*. Et avant eux, le pauvre Sainte-Beuve offrait un spectacle aussi laid lorsqu'il s'avouait « blessé de cette incurable plaie des sens qui se rouvre toujours au moment où on la croit guérie. »

« Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure », s'écriait Pascal.

* * *

Tel est le monde hideux qui s'épanouit sous le soleil de Satan, tandis qu'invisible et silencieux, l'Archange maudit nous regarde derrière nos tristes appétits et nos lugubres jouissances. Son audace ne s'arrête à aucune porte. Il pénètre dans le temple même. Catherine de Siègne appelait les cardinaux de la Cour d'Avignon des démons incarnés, et quand on sait la connaissance que la sainte avait dans le discernement des esprits, ce mot n'est pas une simple figure de style. Au surplus, saint Paul n'annonce-t-il pas, dans la seconde épître aux Thessaloniens, que le fils de Perdition, l'Adversaire de Dieu doit s'asseoir dans le sanctuaire même de Dieu? Comment s'étonner que cette troublante venue puisse être précédée de déconcertantes préfigures? Bernanos ne pousse pas jusque-là son investigation; il se contente de signaler les approches et comme l'odeur de l'Ennemi dans ce contentement de soi cette sottise savante, cette médiocrité béate où l'abbé Sabiroux se contemple et s'aime. Spectacle d'une ironie trop noire — la féroce ironie du vrai, dit Bernanos — pour qu'on n'y reconnaisse pas la griffe de l'implacable adversaire. Rien ne glace le cœur comme d'entendre ce prêtre parler comme s'il ne changeait pas chaque matin le pain et le vin au corps et au sang de son Dieu. Hélas! ne l'avons-nous pas quelquefois rencontré ce prêtre médiocre, estimé du monde, peint par Bernanos en traits impérisables : « C'est un bon prêtre, assidu, ponctuel, qui n'aime pas qu'on trouble sa vie, fidèle à sa classe, à son temps, aux idées de son temps, prenant ceci, laissant cela, tirant de toutes choses un petit profit, ni fonctionnaire et moraliste et qui prédit l'extinction du paupérisme — comme ils disent — par la disparition de l'alcool et des maladies vénériennes, bref l'avènement d'une jeunesse saine et sportive en maillots de laine, à la conquête du royaume de Dieu. »

* * *

Contre cet adversaire multiforme que notre siècle adore sous mille noms, le prenant pour sa plus rare image, sa dernière invention (mon nom est Légion a-t-il dit), aussi habile à entrer dans nos vertus que dans nos faiblesses, l'homme de chair ne peut rien. Qu'on se rappelle dans l'Évangile le démon que les apôtres avaient été impuissants à chasser et qui nécessita l'intervention personnelle du Christ. Le Christ seul peut vaincre Satan, car il est l'Homme sans le péché, l'Homme véritable et l'Homme n'est rien qu'en Lui. « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » En dehors de Lui, nous ne sommes que mensonge et bestialité. Aussi la haine du Réproché le poursuit-elle dans les saints qui ont pris sa Croix. Qu'est-ce qu'un saint? C'est un homme qui a renoncé à tout sens propre pour devenir un autre Christ par l'union intime de son être à la passion de son Rédempteur : *Christianus alter Christus*.

Mais cet homme là, cet homme déifié par la grâce, qui combat corps à corps avec Satan, jusqu'ici, l'art s'était montré impuissant à le peindre. Ce combat invisible au plus caché de l'être, à peine ses plus lointains effets avaient-ils été notés. Or, ici, nous avons, pour la première fois, le sentiment d'approcher de sa connaissance

de marcher dans son ombre lorsque Bernanos nous évoque celui que la rumeur populaire — non pas l'auteur — appelle le saint de Lumbres. Certes, ce n'est pas encore le saint canonisé, indubitable, et cela ne peut pas l'être, mais c'en est l'ébauche, le manuscrit informe avec ses manques et ses ratures comme s'exprime Bernanos dans son entretien avec Lefèbvre. Qu'il y ait dans cette ébauche une inquiétude, quoi d'étonnant? Mais on se tromperait si on la prenait pour du malaise; elle ressemble bien plutôt à cette crainte d'approcher de Dieu qui faisait enlever ses sandales à Moïse devant le buisson enflammé de l'Horeb et lui inspirait de se voiler le visage lorsqu'il redescendait du Sinai, où il venait de converser avec Dieu. Sentiment salutaire en ce temps de sanges-gène démocratique où vraiment nous en prenons trop à notre aise avec la majesté de Dieu, donnant à notre piété, je ne sais quelle facilité familière, un laxisme répugnant. Il est bon de nous réinspirer la terreur religieuse de la Souveraineté incommunicable qui faisait dire à Jacob après sa vision à Béthel : « Que ce lieu est redoutable! » et au Psalmiste : « Seigneur, votre nom est terrible sur toute la terre! » Nous avons vraiment trop de pente à confondre la vague émotion religieuse qui chatouille nos entrailles et l'inaccessible Trinité; jamais nous ne serons trop mis en garde contre les illusions mystiques où il est si fréquent que l'Ange des ténèbres se confonde avec l'Ange de lumière. Aussi Bernanos n'a-t-il pas cru devoir opposer à Satan un puissant docteur ou un orateur émouvant; il n'a voulu dans son héros aucune grandeur humaine qui put prêter à équivoque. Dieu, comme il fait si souvent, ne prendra ici qu'un grossier instrument qui choquera les délicats. Ce ne sera ni l'art ni la dialectique si aisément tournés par Satan à son profit qui va se dresser contre les manœuvres infernales (tu ne savais pas que j'étais logicien fait dire Dante au Démon.) Mais la croix seule, toute nue, vraiment horrible, telle que le Christ a voulu y clouer son corps innocent. Ni Platon, ni Aristote, ni Phidias n'ont pu empêcher l'humanité de sombrer dans l'abjection, mais le sang seul de la Victime expiatoire. Ce n'est ni la science, ni aucun des biens de ce monde qui nous délivre, mais la Douleur et la Pauvreté.

Ah! ce n'est pas « un de ces saints vermeils à barbe blonde que les bonnes gens voient peints et dont les philosophes eux-mêmes envieraient l'éloquence et la bonne santé », c'est un pauvre vicaire de campagne, balourd avec d'épais souliers crottés, la soutane en lambeaux, au corps d'athlète mal dégrossi et qui commence par froisser en tous ses goûts de gentilhomme, son curé, le fin chanoine Menou-Segrais, qui désespère de faire de ce rustre un prêtre convenable. C'est qu'il a tout pour détourner de lui, ce pauvre abbé Donissan. A quoi serait-il bon? Il ne sait pas dire deux mots en chaire, n'a aucune éducation, prend son plaisir à aider les couvreurs sur les toits, les paysans aux champs et rapporte de ses fréquentations une odeur d'étable qui incommodé les dévotes. Et cependant, une force mystérieuse est en lui qu'il a discerné tout de suite l'exquis, l'inoubliable chanoine Menou-Segrais et que celui-ci n'ose d'abord nommer, une force qui n'est pas de la terre et qui donne à ce lourdaud un empire inouï sur les âmes, empire qui l'épouvante lui-même et qu'il voudrait répudier. Mais la grâce a ses desseins sur lui selon la redoutable parole du Maître : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisi. » L'abbé Donissan a reçu en partage la passion de son Maître dans ce qu'elle eut de plus amer : l'angoisse du jardin des Oliviers, qui fut causée, au dire de certains mystiques non point par la vision des tourments futurs mais par le troublant mystère du sang divin inutilement versé pour les âmes qui préféreront à leur salut les illusions du Séducteur, cette angoisse qui semble ne pas avoir quitté le Christ durant tout le calvaire et lui avoir inspiré la parole dont on ne sondera jamais assez le sens : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Sans cesse, le curé de Lumbres voit les pêcheurs bernés puis torturés par le Menteur et la haine du Réproché l'emplit; il se dresse contre lui, veut à tout prix lui arracher les âmes, dut-il payer cette victoire de sa propre béatitude. Souhait insensé, d'une charité qui ne veut plus connaître ses limites mais qu'une sainte Thérèse, au début de sa vie mystique, ne craignit pas de formuler.

Qu'il y ait là de la présomption, qui le nierait? Mais que veut donc dire saint Paul lorsqu'il s'écrie : « Dieu m'est témoin que je désire être anathème loin du Christ à cause de mes frères! » Que ce pauvre abbé Donissan se batte maladroitement, dans la nuit, n'est-ce pas dans la ligne de son caractère aussi borné que fongueux? La foi aussi bien que la raison ne le jugent-elles pas par la bouche de l'abbé Menou-Segrais si sévère dans sa tendresse?

Bernanos n'a jamais voulu peindre ici, quoiqu'on en ait dit, un curé d'Ars. « Ah! non a-t-il déclaré dans son entretien avec Fr. Lefèvre, je ne suis pas si hardi de me proposer d'écrire jamais, de recomposer du dedans la vie d'un saint véritable, authentique, donné pour tel par l'Eglise... J'avais passionnément besoin de fixer ma pensée comme on lève les yeux vers une cime dans le ciel, sur un homme surnaturel dont le sacrifice exemplaire, total, nous restituerait un par un chacun de ces mots sacrés dont nous craignons d'avoir perdu le sens. Je ne demandais pas à mon saint des émotions esthétiques, mais des leçons. Je rêvais de regarder en lui, sublimés par la grâce, notre amour déçu, le périlleux désespoirs où déjà grondait la haine. »

Qu'on relise certains psaumes, qu'on pense aux gémissements désespérés du livre de Job, ce juste opprimé qui va jusqu'à maudire le jour de sa naissance et qu'on nous dise s'il y a dans le *Soleil de Satan* plus de détresse que dans les textes inspirés? « L'homme né de la femme, dit Job, vit peu de jours et il est rassasié de misère... Quelle est ma force pour que j'attende? Quelle est la durée de mes jours pour que j'aie patience? Ma force est-elle la force des pierres et ma chair celle de l'airain? Ne suis-je pas dénué de tout secours. Et tout espoir de salut ne m'est-il pas enlevé? » Pourquoi refuser à un écrivain le droit de peindre la vie spirituelle aux couleurs de la semaine-sainte, quand toutes les statues sont voilées et que les accents du *Gloria in excelsis* ne retentissent plus sous les voûtes des sanctuaires?

« Son extérieur est d'un saint, pense de lui l'abbé Menou-Segrais et quelque chose en lui pourtant repousse, met sur la défensive... Il lui manque la joie... » Or, la joie ne manque pas à l'abbé Donissan mais il l'a redoutée. Hanté par les prestiges du Prince de ce monde, il se méfie de ces mouvements délicieux de l'âme, craignant qu'ils ne viennent du séducteur. Un saint Jean de la Croix ne nous met-il pas en garde, lui aussi, contre ce qu'il appelle « les joies inutiles »? Et saint Benoît n'a-t-il pas écrit : « La mort est postée à l'entrée de la délectation? » Et qu'on ne se y trompe pas! Ce ne sont pas seulement des joies sensibles que ces grands saints veulent parler : « l'homme, écrit saint Jean de la Croix, peut éprouver trois principaux dommages en mettant sa joie dans les biens surnaturels : D'abord, il s'expose à tromper et à être trompé; ensuite à souffrir un certain détrimment dans la foi; enfin, il court le risque de se laisser aller à la vaine gloire ou autres choses semblables. »

Qu'un saint, parvenu au sommet de la voie illuminative nous donne le sentiment d'une joie toute perdue en Dieu, rien de plus normal; mais encore une fois l'abbé Donissan ne nous est pas montré comme un saint achevé; il se débat dans sa vie purgative avec son vœu insensé dont Satan s'empare en s'insinuant en lui par la tentation du désespoir. Nous voyons ce prêtre au torse d'hercule faire figure de taureau aveuglé de fureur sous les banderilles de son impitoyable picador. Des critiques ont trouvé ce spectacle ridicule; moi je trouve cela d'un pathétique déchirant, parce que c'est d'une vérité humaine indiscutable. Est-ce Satan qui le pousse à ses extravagances? Tout ce que nous savons c'est que, pendant qu'il est ainsi labouré, il prodigue inlassablement la paix. La souffrance n'est que pour lui. Nul de la foule des pénitents qui assiègent son confessionnal ne soupçonne le drame qui se passe en lui. Si les foules viennent chercher ici la paix qui les fuit, c'est tout de même que ce prêtre la possède au milieu de son désespoir.

Le *Soleil de Satan* n'est pas plus un traité de théologie qu'une vie de saint, c'est le drame d'une âme sacerdotale aux prises avec l'Esprit des ténèbres.

* * *

Si Bernanos a voulu insister à dessein sur cet effrayant mystère du Pêché qui choque notre paresseuse habitude des idées toutes faites sur la vie spirituelle, c'est qu'il trouvait nécessaire d'humilier dans son héros notre raison superbe et notre sensibilité douce-reuse. Il fallait redonner à l'Esprit du mal cette importance, lui arracher tous ses masques. Il fallait peindre cette heure atroce que nous vivons pressentie par Pie X au début de son pontificat lorsqu'il évoquait avec un tremblement de terreur, dans son encyclique *E Supremi apostolatus*, la maladie si profonde et si grave qui travaille la société : l'apostasie. « Qui pèse ces choses, disait le Souverain Pontife a droit de craindre qu'une telle perversion des esprits ne soit le commencement des maux annoncés pour la fin des temps et comme leur prise de contact avec la

terre, et que véritablement le fils de perdition dont parle l'Apôtre n'ait déjà fait son avènement parmi nous. »

Il fallait peindre cette heure qui est décrite dans l'Evangile, où tout pouvoir est donné au Prince du monde, heure si semblable à la nôtre, où il n'y a plus que les bras de la Croix pour seul refuge.

Robert VALLERY-RADOT.

Les Castes et le Clergé indien

Maintenant que la Chine a enfin ses premiers évêques, on entend plus que jamais l'objection qui oppose l'Inde à la Chine. Ce qui est possible en Chine ne pourrait pas se faire aussi facilement (aussi facilement?) aux Indes à cause des castes. Chaque caste, en effet, réclamerait son évêque. Des difficultés de ce genre ont entravé le progrès des diocèses de Tuticorin et de Kottayam et en annoncent encore bien d'autres.

Que sont les castes? Lors de la conquête aryenne de l'Inde, les quatre grandes castes : prêtres, guerriers, marchands et ouvriers, formaient des professions ou des classes sociales. Par suite de leur exclusivisme et de leurs empêchements de mariage, ces classes, et leurs subdivisions, se sont cristallisées au point d'être devenues, après des siècles, des nationalités ou des races sans frontières. Voilà ce qu'est la caste d'aujourd'hui. En Europe les races sont séparées par frontières et territoires, elles se divisent verticalement; aux Indes elles sont superposées en classes sociales, elles se divisent horizontalement.

Il est aussi logique de dire que les Indiens auront leurs évêques quand les castes auront disparu, qu'il serait logique de dire que les Européens auront leurs évêques quand les Français et les Allemands ne feront plus qu'une nation. Ce serait la remise aux calendes grecques.

Les grandes castes et leurs principales subdivisions sont aussi tranchées que les races européennes. Un homme, aux Indes, n'a qu'à montrer sa figure et ouvrir sa bouche pour que ses traits et son accent — parfois même sa langue — trahissent sa caste.

Voilà le fait, et on ne le changera guère de sitôt. Les Mahométans, pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer, parviennent à le changer, et ils ont, depuis vingt ans, converti 2 millions de Bengalis dans la seule province du Bengale, par le fait qu'ils abolissent les castes. La tradition catholique, à commencer par de Nobili, a toujours respecté les castes, et nous devons prendre les résultats de nos traditions comme ils sont.

Mais avant d'aborder le côté pratique d'une difficulté très réelle, il est important d'examiner son côté psychologique.

La difficulté est très grande, très sincère et très réelle pour des gens qui ont le temps. Quand on peut se promettre une demi-douzaine de siècles pour évangéliser les Indes, il est très raisonnable de prendre patience et de se dire qu'on nom-

mera des évêques quand les difficultés à surmonter seront moindres. Mais je n'appartiens pas à cette catégorie-là. Je partage l'opinion du journal catholique des Jésuites de Calcutta, le *Catholic Herald of India*, qui, il y a six ans, donnait aux Européens encore à peu près vingt ans pour se débattre aux Indes. Après cela, ils pourraient bien trouver les portes fermées. L'influence de l'Irlande sur l'opinion révolutionnaire des Indes est déjà de l'histoire ancienne; l'influence de la lutte en Chine sera encore plus rapide et plus efficace. Il n'y a pas quatre semaines que le bourgmestre de Calcutta, Monsieur Sen Gupta, un leader du mouvement swarajiste ou indépendant, adressait aux Européens ces paroles menaçantes dans un discours qui a eu ici, aux Indes, un grand retentissement : « Si vous persistez à faire des discours dans le style dont nous avons eu un spécimen mardi dernier de la part du Président de l'Association Européenne, le peuple des Indes ne tardera pas à ramasser le gant. Un fait élémentaire que les Européens feraient bien de ne pas négliger c'est que leur nombre ne s'élève pas à plus de 300.000. Un demi-million d'hommes suffisamment résolus seraient plus qu'assez pour vous donner du fil à retordre et vous rappeler votre position précaire dans ce pays. Nous vous avertissons à temps. Les moulins de la Providence moulent lentement et fin. Les événements en Chine devraient ouvrir les yeux de tous ces Européens qui se sentent d'humeur agressive. »

Il n'y a pas que des paroles. La société révolutionnaire et secrète au Bengale, est tout aussi active maintenant que ses soixante organisateurs sont en prison, que quand ils étaient libres. Bombes et armes furent encore découvertes par la police dans une maison de Calcutta à la fin de novembre dernier.

Ces faits et bien d'autres forment la conviction de ceux qui voient, certes, la difficulté des castes, mais qui n'y voient pas l'obstacle insurmontable de ceux qui ont le temps. Les castes existeront toujours. Après tout, elles sont un système social, et on ne le renverse pas sans en avoir un autre prêt à prendre sa place. Où est-il ce système? Même le système social chrétien ne peut pas coexister avec le système des castes. Il serait étouffé. Il faudrait au moins 60 millions de catholiques pour étouffer le système des castes, et nous n'en avons que deux millions comme résultat de quatre siècles de missions. Il faudrait 120 siècles pour y arriver de ce train-là. Et dans cinquante ans, vous ne trouverez plus un missionnaire européen aux Indes. Si les castes constituent une difficulté aussi forte que les tergiversateurs l'imaginent, les missions ne valent pas la peine d'être maintenues. Elles ne créeront rien, et leurs petits résultats seront balayés à la première révolution, comme nous en avons eu un exemple au Bengale au dix-huitième siècle. Les résultats sont purement artificiels au point de vue d'une église établie.

* *

Mais qu'en est-il de la difficulté des castes? Il est très probable qu'un évêque indien appartenant à une caste respectable se verra refuser la soumission de l'une ou l'autre caste catholique de son diocèse, et que Rome, pour sauver cette partie de ses ouailles, leur nommera un évêque pour cette caste-là. Il y aura donc dans un même territoire deux évêques à juridiction personnelle et non territoriale. La position est

difficile, ennuyeuse, hérissée de querelles. Soit. Mais vous aurez au moins l'Eglise Catholique établie dans le pays, et les païens la respecteront. Ils ne respecteront jamais l'Eglise à hiérarchie européenne. Et voilà la différence.

D'ailleurs le cas existe sous nos yeux. L'évêque indien catholique de Kottayam, au Malabar, Mar Alexandre, est un évêque de caste à juridiction personnelle, et c'est un des évêques les plus influents de la hiérarchie des Indes et qui fera beaucoup plus pour mitiger les difficultés de castes qu'un évêque européen ne pourrait jamais le faire. Le système n'est pas idéal, c'est évident, mais il est adapté au pays (1).

La confusion des juridictions du Padroado et de la Propagande est toute différente, car ces juridictions-là ne sont pas différenciées par caste ou par race mais par pur accident, et les deux juridictions s'étendent souvent à un même groupe. Un évêque pour les Ksatrias et un autre pour les Pariahs n'auraient pas les mêmes difficultés, bien qu'ils se coudoieraient sur le même territoire, et cela parce que leurs ouailles n'auraient entre eux rien de commun. Ce n'est pas le système facile d'Europe, soit, mais quand on n'a pas le temps de faire autrement et qu'il faut aller au plus vite, on adapte ses moyens au pays, et on s'applique à faire une Inde chrétienne avant d'en faire une Inde européenne.

Mais où s'arrêter. Si on commence par donner des évêques à deux castes importantes, les castes moins importantes en réclameront aussi! Il faudra dans une même ville un évêque pour les bouchers, un évêque pour les balayeurs, un autre pour les cuisiniers, un pour les domestiques et ainsi de suite. C'est ainsi qu'un Européen raisonne quand il est à la recherche d'objections; mais il est permis de croire que les Indiens eux-mêmes sont ou seront plus raisonnables. Je ne nie pas la grande difficulté, mais encore une fois doit-on rien risquer quand on établit une Eglise? Est-ce que l'Eglise est une société d'assurance, ou une organisation où on doit laisser les risques aux soins de la Providence? Faut-il de plus risquer plutôt l'existence de l'Eglise que de risquer quelques querelles?

* *

Cette objection d'ailleurs n'invoque qu'une possibilité, encore que j'admets son caractère de probabilité. Voyons maintenant ce que l'histoire des missions des Indes nous enseigne sur les risques. Quand les Portugais arrivèrent aux Indes, en 1501, ils trouvèrent là une église chrétienne avec clergé et hiérarchie indiens. Cette église se déclara de suite catholique et romaine. Mais les Portugais, pour ne pas risquer des hérésies et des schismes lui enlevèrent ses évêques qu'ils remplacèrent par des Européens. La lutte de cette église pour ravoir ses évêques dura jusqu'au pontificat de Léon XIII, trois siècles, et le résultat de cette lutte est, aujourd'hui, l'existence de 500.000 schismatiques dans cette église-là. Ce demi-million de schismatiques, c'est nous, missionnaires européens, qui les avons créés par nos vues nationalistes. C'est un résultat dont nous ne nous vantons pas d'ordinaire dans nos revues de missions, mais il faut bien le discuter quand on envisage et évalue les risques. Ce sont les évêques indiens du Malabar qui tâchent maintenant, avec un succès sans précédent, de réparer notre erreur, erreur faite de bonne foi, évidemment.

(1) Rappelons ici qu'à Iwow, en Galicie, il y a trois évêques catholiques : un pour le rite latin, un pour le rite oriental, un pour les arméniens. (N.d.l.r.)

Voilà ce que les événements du passé nous enseignent, et ils sont bien plus clairs que toutes les craintes pour l'avenir. Je ne nie pas le fondement de ces craintes. Je connais très bien les difficultés qui surgirent quand Mgr Zaleski nomma et consacra pour le Malabar un évêque de caste inférieure. Toutes les églises des castes supérieures furent mises en deuil et toutes les cloches sonnèrent le glas funèbre. Mais quand ce même évêque mourut, il y a deux ans, son diocèse était devenu le plus paisible et le plus prospère de tous les diocèses de l'Inde.

Ces dernières années le clergé indien a vivement discuté cette même objection, et avec les encycliques de Benoît XV et de Pie XI en mains, ils prétendent qu'ils seront beaucoup plus capables que les Européens d'aplanir les difficultés des castes. L'époque de transition aura ses difficultés, sans doute, mais ils connaissent beaucoup mieux les subtilités des castes que les Européens, et s'ils ont reçu une bonne éducation ecclésiastique, ils seront plus à même d'introduire graduellement les changements en harmonie avec le système social chrétien. Et ils ne manquent pas de rappeler que la récente révolte de la chrétienté à Trichinopoly éclata quand un prêtre indien, le Père Roche, nommé évêque, fut remplacé par un prêtre européen, qui, avec les meilleures intentions du monde, bouscula les gens et voulut introduire des réformes sociales contre leur gré.

D'ailleurs pour qui connaît la distribution géographique des castes il y a un moyen bien simple d'éviter beaucoup de difficultés. Il y a certains territoires où une caste catholique est prépondérante et ce sont ces territoires-là qui d'abord pourraient être détachés des diocèses existants et constitués en diocèses indiens. Les prêtres indiens eux-mêmes ont, dans leurs plans, délimité plusieurs de ces territoires, et ils les ont proposés dans leurs suppliques au Délégué Apotolique et aux évêques. Ceux-ci sont très favorables, mais quand la chose est proposée aux conseils de missionnaires européens, alors les difficultés et les objections surgissent et tout menace de tomber à l'eau. Je suis en ce moment de près les négociations qui sont en train de se faire; il y a bon espoir que certaines réussissent, mais c'est à désespérer de la mentalité européenne quand on voit les obstacles, les difficultés et les lenteurs qui barrent le chemin. Puisse-t-on y aller plus rapidement qu'en Chine, et ne pas prendre les décisions libératrices quand la révolution gronde et que les missionnaires européens n'ont plus qu'à plier bagages pour sauver leur vie!

La difficulté existe donc, mais peu importe. L'établissement d'une chrétienté a toujours rencontré des difficultés, mais les apôtres de l'Europe ont toujours passé outre. Ils hésitaient pendant des semaines là où nous hésitons depuis des siècles. Plus que nous, ils comptaient sur Dieu...

NOS CHRONIQUES RÉGULIÈRES

La semaine, par l'abbé R. G. van den Hout.
 Chronique des idées, par Mgr Schyrgens.
 Chronique politique, par le comte L. de Lichtervelde.
 Chronique sociale, par M. Defourny, prof. à l'Univ. de Louvain.
 Chronique scientifique, par J. Tillieux.
 Chronique féminine, par Jeanne Cappe.
 Chronique d'art, par Marcel Schmitz

L'Impératrice Charlotte

Avec S. M. l'impératrice Charlotte, nous voyons s'éteindre parmi nous la seconde génération de notre dynastie.

La fille de Léopold I^{er} et de la reine Louise-Marie était née à Laeken neuf ans après l'avènement de son père; enfant à l'air espiègle, jeune fille gracieuse à la tournure romantique, elle fut l'objet de la tendresse instinctive de la nation, heureuse de pouvoir enfin fixer sur une famille bien à elle l'ardente volonté de vivre qui l'animait après tant de malheurs. Encore maintenant, on retrouve dans les vieilles maisons, en témoignage de ces premiers élans de loyalisme, une gravure qui eut jadis grand succès: trois enfants sont groupés dans un coin du parc royal: le duc de Brabant, grave et un peu grêle dans son uniforme de sous-lieutenant d'infanterie, le comte de Flandre, souriant et joufflu en tenue des guides, la princesse Charlotte dont les belles boucles débordent sous le grand chapeau de paille.

On s'attendrissait sur la petite fille dont l'enfance avait été endeuillée par la mort prématurée de la reine et on faisait pour son bonheur les vœux les plus sincères. Elle grandit, rehaussant de sa grâce et de sa jeunesse la Cour un peu morose de son père; à dix-sept ans, elle épousa l'archiduc Maximilien d'Autriche, frère de François-Joseph, et par ce brillant mariage, elle consolida la situation acquise parmi les familles souveraines par la Maison de Belgique. Elle quitta le pays, pour toujours pouvait-on croire. Mais, en 1867, à vingt-sept ans, elle y revint brisée par le malheur.

Dans ce bref intervalle, elle avait connu un peu de bonheur; elle avait rempli avec distinction une mission princière en Lombardie, elle avait traversé la sinistre aventure mexicaine.

Sa vie est, dès lors, terminée. Veuve, accablée par une grande infortune, elle mène depuis plus d'un demi-siècle, au château de Tervuren d'abord, au château de Bouchout ensuite, une existence mystérieuse, dans une retraite qui se fait de plus en plus profonde à mesure que disparaissent ceux qui furent mêlés au drame dont elle a été l'héroïne. Le souvenir de l'empire éphémère, dont elle fut la souveraine s'efface d'année en année. Bientôt, la Princesse, une des trois femmes malheureuses qui portent en Europe le titre d'Impératrice, n'est plus qu'un fantôme. Devant sa demeure blottie dans un grand parc au milieu d'un étang mélancolique, le promeneur s'arrêtait un instant, curieux de surprendre la silhouette de l'étrange châtelaine. C'était, disaient les mieux informés, une femme ambitieuse qui tenta la destinée et fut cruellement punie. Des livres, qu'on ne lisait plus, racontaient brièvement son histoire, mais sans insister beaucoup, car elle-même, accusée et victime à la fois, elle n'avait pu témoigner au procès. La petite princesse qui jouait autrefois dans les bas-fonds du parc de Bruxelles, sous le regard de la bonne reine aux boucles blondes, était devenue à quatre-vingt-cinq ans une énigme dont on avait renoncé à pénétrer le secret.

Brusquement, la lumière s'est faite. Coup sur coup, le baron Buffin dans sa *Tragédie Mexicaine*; le comte Corti dans son livre tiré des archives de Vienne, la comtesse de Reinach Fonssemagne, dans un volume émouvant nous ont apporté des documents révélateurs sur le caractère et la vie de la pauvre recluse. Une archiduchesse entreprenante et hardie, une impératrice indomptable,

d'un courage viril, une épouse tendrement aimante sont apparus à travers le brouillard des années. Dans une large mesure, ces publications ont fait justice des légendes répandues sur la princesse. Nous y renvoyons ceux qui voudraient apprécier en connaissance de cause la vie de l'auguste défunte. Ambitueuse, elle le fut en effet, mais son ambition n'a jamais rien eu de vulgaire, et c'est une âme haute et noble qui se traduit dans la volumineuse correspondance récemment mise au jour. Charlotte veut être utile et bienfaisante. Quand son mari, poussé par elle, accepte la néfaste couronne du Mexique, elle est prête à sacrifier à sa nouvelle patrie « tout ce qui se donne, même nous ». Elle est avide de travail et d'action. « Mettez-vous à sa place, écrit-elle au commencement de la débâcle, et demandez-vous si la vie à Miramar est préférable à celle de Mexico. Non, cent fois non, et je préfère, pour ma part, une position qui offre de l'activité et des devoirs, même des difficultés si vous voulez, à contempler la mer jusqu'à l'âge de soixante-dix ans ».

L'empire du Mexique était une création purement artificielle de la politique de Napoléon III; le couple impérial, arrivé là plein d'illusions, se trouva tout de suite sans appui dans le pays, livré aux pires difficultés financières, en butte aux discordes d'une nation où la guerre civile règne à l'état endémique. Dès que la France eut manifesté l'intention de retirer ses troupes, le gouvernement de Maximilien était condamné.

Charlotte, pourtant, s'était mise à l'œuvre avec une belle vaillance. Parlant et écrivant cinq langues, d'une instruction solide et étendue, elle voulait remplir, à côté de son mari le rôle d'une collaboratrice de tous les instants. Elle se fait Mexicaine autant qu'elle le peut. « Je me sens devenir, je l'avoue, assez énergique, écrit-elle le 14 mars 1865 à sa grand-mère Marie-Amélie, je conduirais au besoin une armée ». Et répondant aux critiques de ceux qui lui reprochent de trop élargir son domaine aux dépens de son mari, elle écrit une autre fois : « Je fais en ce moment l'office d'un chef de cabinet en service extraordinaire, mais je ne fais que lui faciliter le travail ou lui épargner du temps, il n'y a que nous ici qui travaillons, et que je m'en acquitte bien ou mal, je ne m'en vante à personne. Il me semble qu'il est tout naturel, dans une position comme la nôtre, que la femme qui n'est pas mère de famille aide directement son mari... chez les labourers, la femme contribue quelquefois à la culture du champ; ici c'est un grand champ bien en friche. Il n'y en a pas trop de deux, n'ayant ni enfant ni rien de mieux à faire. Tout ceci, je ne vous le dis, chère grand-maman, que pour que vous jugiez de la véracité des jugements que l'on porte à Rome et ailleurs, où on me prend pour une espèce de virago, quand je suis absolument telle que vous m'avez connue et moins attachée à ma volonté et à ma personne que jamais parce que c'est une besogne très stérile que la vanité, l'égoïsme et l'ambition : L'ambition de faire le bien, peut-être en ai-je, mais ce n'est pas pour qu'on en parle, c'est pour qu'il soit fait ».

* * *

Pour juger de la qualité d'une âme, rien n'importe tant que de la voir aux prises avec le problème religieux. Le gouvernement de Maximilien fut impliqué dans d'inextricables difficultés par suite de la confiscation des biens ecclésiastiques prononcée précédemment, et Charlotte intervint activement dans les négociations menées avec Rome pour régulariser la situation avec Rome. Lorsqu'elle expose à des intimes ses vues sur le rôle de la religion, lorsqu'elle oppose sa conception du catholicisme, celle qu'elle a reçue du cardinal Dechamps, à la triste réalité qui se révèle au Mexique, on voit que la princesse n'habitait pas ces régions moyennes où se complaisent la tiédeur et la médiocrité. Elle déplore de voir dans sa nouvelle patrie « la foi

sans les œuvres ». « Ici, écrit-elle à la comtesse de Gruene, il me semble que le cœur n'y est guère; c'est une routine. Il n'y a guère de chaleur là-dedans et chez ceux qui font étalage d'opinions religieuses, je retrouve plus le sombre isolement de Philippe II que la charité de saint Vincent de Paul, cette charité qui aime et ne hait pas. Je vois habiller des saints et des crucifix de diverses couleurs, porter un Jésus de cire avec des flambeaux allumés, mais je ne vois pas visiter le Saint-Sacrement ou soulager beaucoup les membres de Jésus souffrant. » La Souveraine n'est cependant point cléricale, au sens étroit du mot; esprit politique, elle appelle de ses vœux un concordat qui aurait donné à l'Etat une certaine influence sur le clergé, mais elle comprend la nécessité de fonder l'ordre social sur le respect de la Vérité. « Nous travaillons, écrit-elle un jour, à rendre ce pays catholique car il ne l'était pas et ne l'a jamais été. Ce n'est pas comme la Belgique que l'on travaille à rendre autre chose... »

Que le consolat n'aurait-elle point trouvé, si elle avait pu en entendre le récit, dans les magnifiques preuves de fidélité que les catholiques mexicains donnent aujourd'hui à leur foi et au siège de Pierre!

* * *

On sait que revenue en Europe pour arracher à Napoléon III l'exécution de ses promesses, l'Impératrice échoua dans sa mission. Elle fut prise, à Rome, chez le pape Pie IX, d'une première crise de déséquilibre mental. Elle avait lutté jusqu'au bout contre toute idée d'abdication, estimant que l'honneur de Maximilien et le sien exigeaient de rester au poste librement accepté. L'absence de son mari la faisait cruellement souffrir et on ne peut lire sans émotion telle lettre d'amour, écrite du lac de Côme quelques jours avant que sa raison ne chancelle. L'assassinat de l'Empereur à Queretaro lui porta le coup suprême. Elle eut cependant encore des intervalles de lucidité. C'est ainsi que peu de temps après avoir appris la fatale nouvelle, le 28 janvier 1868, elle écrivit à Mme d'Hulst, qui l'avait élevée, cette lettre touchante que cite Mme de Reinach : « Le langage de votre affection maternelle m'a été doux au milieu de ma si profonde douleur. Comme vous le dites, Dieu seul a des consolations pour de telles pertes qui brisent en un jour le bonheur de toute la vie. Priez-le bien pour moi, priez-le pour celui qui, pendant dix ans, m'a rendue heureuse, priez-le pour que j'accomplisse toujours sa sainte volonté. » Hélas, le choc avait été trop rude pour l'organisme surmené : cette belle intelligence ne tarda pas à sombrer dans une nuit complète. La pauvre princesse a poursuivi jusqu'aujourd'hui son existence diminuée, ayant effacé de sa mémoire le passé dont elle ne pouvait supporter le poids. Dieu a mis un terme à sa longue épreuve. Au moment où elle rentre dans la Lumière, il est doux de savoir qu'avant de succomber au mal qui la guettait, elle a connu, dans leur plénitude, les clartés de la Foi et qu'elle a cherché consolation et appui chez Celui qui ouvre largement les bras à tous les affligés.

COMTE LOUIS DE LICHTERVELDE.

A NOS ABONNÉS

Nous prions instamment les abonnés qui auraient à se plaindre d'irrégularités dans le service de la « Revue » par la poste, de nous aviser sans retard. Le renouvellement de l'année amène chaque fois des perturbations et des erreurs auxquelles nous ne pouvons remédier que si on nous les signale de suite.

Saint François aux Concerts spirituels

Les Concerts spirituels de Bruxelles ont dignement fêté le centenaire franciscain, la jeune et vaillante société nous a fait entendre tour à tour le *Franciscus* d'Edgard Tinel et la *légende de saint François* de Gabriel Pierné. Le troisième concert, fin-mars, nous révélera encore d'autres œuvres franciscaines.

Les deux vastes oratorios du maître belge et du maître français sont-ils comparables l'un à l'autre? Oui, mais la comparaison accusera surtout des dissemblances profondes.

L'œuvre de Tinel est un produit direct du style classico-romantique. L'influence — très légitime dans les années 1880 — de Mendelssohn, de Schumann, de Liszt, s'y fait sentir, de même que celle de l'écriture liée des chorals de Bach. L'orchestration est riche mais sans aucune recherche d'effets sonores et n'offre rien d'inattendu. On sent qu'il est ici question avant tout de l'ardente expression d'un croyant qui, à travers le *powerello*, vise à glorifier l'Eglise universelle. Il soulève de profondes masses chorales pour chanter ses hymnes, où la rigueur d'un style scolastique à l'extrême, est corrigé par la chaleur de l'inspiration. Tinel et son librettiste L. de Coninck célèbrent surtout la vocation surnaturelle de François; ils voient les esprits mauvais se liguant contre son œuvre, la souffrance de l'Eglise et le rôle providentiel du saint. Cette conception est très haute, mais on peut lui reprocher d'avoir trop peu fait ressortir le côté poétique de ce héros inouï qui, de nos jours, séduit les incrédules comme les croyants. Sans doute, il y a dans *Franciscus*, après la massive et glorifiante ouverture, un admirable récit des ténors, le soir tombant sur Assise; il y a aussi le chœur de l'Angélus et d'autres passages où la poésie à sa part; oui, mais il y a la fête du premier acte avec les danses dont la classique symétrie est assez fastidieuse, avouons-le; et il y a au troisième acte cette marche funèbre qui manque vraiment trop d'à-propos et dont la pompe académique me gêne le tableau des funérailles du pauvre moine. Ces défauts sont largement compensés par les admirables inspirations religieuses de l'œuvre qui, à la mort du saint, atteignent à la plus haute émotion. Malgré les parties mondaines, *Franciscus* vaut avant tout comme œuvre de conviction, d'inspiration et de glorification chrétienne et, tel quel, le monument reste debout, grandiose et solide malgré quelques lézardes au flanc.

L'œuvre de Pierné est tout autre: la période classico-romantique est bien close, le wagnérisme pur est en baisse, la page est tournée. L'art de Franck et de d'Indy inspire encore le siècle commençant et le *Saint François* de Pierné est une des plus belles fleurs de ce renouveau d'art français. Elle a toutes les qualités qui manquent au *Franciscus* de Tinel: le pittoresque, la couleur locale, la poésie des timbres, la surprise des combinaisons orchestrales des plus séduisantes, trouvées sans recherche laborieuse. Cela sonne

clair, franc, c'est beau ou c'est charmant. Mais les visées du compositeur et de son poète ont moins d'envergure que celles de Tinel. Consciencieusement ou non, ils n'ont pas du tout fait ressortir le rôle universel joué par le pauvre d'Assise. Est-ce pour cela peut-être que l'œuvre nous laisse dans une admiration insatisfaite?..

Le prologue, avec ses chœurs profanes et ses danses, dépasse nettement les scènes correspondantes de Tinel. Les exquis descriptions de la tombée du jour aux sons lointains de l'Angélus, l'admirable scène des oiseaux ne méritent que des louanges. Pourtant il y a des longueurs dans tout cela et j'oserais même dire que la conversation de sœur Claire avec le saint contient un échange de paroles sentimentales un peu fade, que le décor musical auréole d'ailleurs de beauté. Evidemment, dans la seconde partie, le ton s'élève: la scène des stigmates, dans l'ouragan du mont Alverne, est splendide et un vrai souffle l'anime. C'est le sommet de l'œuvre et l'élément pittoresque n'est ici que le décor d'une scène sublime. Le cantique du soleil est conçu comme un chant libre et monodique, de couleur archaïque, conception bien plus juste que celle du beau mais trop pompeux chœur de Tinel. La mort du Saint est aussi émouvante et pittoresque, sans atteindre à la grandeur religieuse de celle de Tinel.

Le style de Pierné est d'une grâce dont la modernité traditionnelle a fait une grande impression sur un public nombreux et enthousiaste. L'orchestre, les chœurs, ont marché à merveille sous l'énergique direction de l'auteur. Les solistes étaient à souhait, surtout M. Weynandt dans le rôle de François qu'il a chanté avec perfection et éloquence.

Le compositeur français nous a évoqué le pauvre d'Assise, les oiseaux, l'Alverne; Tinel a chanté le saint dont l'action a révolutionné son siècle.

JOSÉPH RYELANDT
Directeur du Conservatoire de Bruges.

L'Europe et le Bolchevisme (1)

II

La Science a créé la machine, l'industrie lui a insufflé la vie et en a fait une puissance sociale. A son tour, la machine a doté l'industrie d'une puissance nouvelle. Une à une, toutes les forces naturelles sont venues offrir à la machine leurs services: vents et fleuves, vapeur et électricité. On pourrait dire avec le P. Morawski (ce sont ses propres paroles que je cite) que l'esprit de la nature, resté caché durant tant de siècles, s'est soudain laissé évoquer par le génie de l'homme, se mettant à sa disposition tel Méphisto aux ordres de Faust. Mais tout comme dans le *Faust* de Goethe, l'esprit du mensonge, celui qui rumine la perte de l'homme, se dissimulait sous les apparences d'un esprit obéissant. Oui, la machine dans laquelle s'incarne l'esprit de la nature,

(1) Voir la *Revue Catholique* du 13 janvier 1927.

n'est pas au service de l'homme. Elle le fait esclave. Cette idée que la plume éblouissante de G. Ferrero développait dès avant la grande guerre dans son ouvrage *Tra due mondi*, et qu'il a reprise depuis avec des variantes diverses, le P. Morawski l'avait énoncée un quart de siècle avant Ferrero. « La machine, dit-il, a obligé l'homme à s'adapter à elle. Elle l'a contraint à un labeur bien plus pénible que celui d'autrefois; elle le domine et le tyrannise. Elle ignore la famille. Asservi à elle, l'homme doit délaisser l'atelier où naguère il gagnait, chez lui, son pain quotidien, entouré de sa femme et de ses enfants. La machine a des muscles de fer; elle n'a pas besoin de repos. Aussi les hommes doivent-ils travailler sans interruption jour et nuit, de toutes leurs forces, abrégéant leur propre existence pour marcher à la même allure que ces géants de fer. Pour tout dire : dans cette collaboration de l'homme et de la machine, celle-ci enserrme celui-là d'une étreinte de fer, le transformant en machine lui-même. »

A côté de la machine productive, qui fait progresser la civilisation, il y a la machine destructrice qui l'anéantit. La première a créé ces fortunes puissantes qui « s'accroissent dans leur course telle une avalanche ». Les revenus de ces fortunes sont supérieurs à ceux des grands Etats antiques. La machine constructive a fini par créer le capitalisme dont la main pèse sur nous bien plus lourdement que celle des seigneurs féodaux d'autrefois. Car ceux-ci avaient souvent le cœur bien dur, mais ni tous, ni toujours. Pour ce qui est du seigneur d'aujourd'hui, du Capital, de ce Léviathan, « il n'a pas de cœur du tout » — c'est le comte Dzieduszycki qui parle — « parce qu'il est impersonnel. Il s'appelle d'ordinaire : société anonyme. N'étant pas un homme, n'étant que capital, il ignore les autres hommes et ne connaît que les puissances du travail qu'il exploite autant qu'il le peut. »

Pour ce qui est de la machine destructrice, incomparablement plus terrible dans ses effets que les conspirations, révolutions et guerres de jadis avec les maux et dévastations qui en étaient les conséquences; pour ce qui est de la machine destructrice, dis-je, elle a utilisé toutes les conquêtes scientifiques dans le but d'abattre l'humanité et la civilisation. C'est elle qui a engendré cette militarisation générale qui a finalement déclenché la guerre mondiale. C'est en vain que des esprits naïfs ont voulu voir dans cette tuerie « une guerre contre la guerre » : « l'humanité ne connaît pas de formule magique apte à exorciser ce démon. »

Tous ces moyens de destruction, que les éléments révolutionnaires sont à même de manier au même titre que les gouvernements, ne nous montrent-ils pas que la civilisation regresse? Oui, elle se meut vers la limite fatale que tracera la folie furieuse des nations blanches s'anéantissant réciproquement pour faire place à la race jaune triomphante. Dès la fin du siècle dernier, Wladimir Soloviev, voyant, penseur et prophète du nouveau Testament, avait prévu ces événements, devenus aujourd'hui à peu près un truisme que ne cessent de répéter tous ceux qui étudient les conditions politiques contemporaines.

Cette parole du P. Morawski — l'homme transformé en machine par la mécanisation moderne — s'est vérifiée sous une forme bien plus terrible encore que n'aurait pu le croire cet écrivain. L'homme machine, l'homme-automate, détruisant automatiquement tout ce qui lui tombe sous la main, est reconnu par l'Etat soviétique comme un idéal. Et cet idéal a trouvé des adhérents et des pionniers hors de Russie!

J'ai sous les yeux le premier numéro d'une revue portant le titre de *Pionier*, imprimée à Tarnow, publiée à Nowij Sacz. D'autres numéros vont-ils paraître? Je l'ignore, mais je ne parviens pas à comprendre pourquoi on n'a pas confisqué le premier.

Ce *Pionier* est l'organe de la jeunesse communiste polonaise. « Dans la « Chronique », une notice enthousiaste sur « l'élan » avec lequel travaille dans l'U. R. S. S. l'organisation des « Jeunes

Pionniers ». Elle groupe des enfants de douze à quinze ans et les prépare pour le *Komsomol* (*Kommunisticheski Soyuz Molodjoi*), lequel est militarisé et en union intime avec l'Armée rouge. Ce *Komsomol* — « berceau du bolchévisme dans l'avenir », pour parler comme Appelbaum-Zinoviev — est ce que le communisme compte de plus remuant. Les « Pionniers » mineurs désireux de devenir de dignes membres du *Komsomol*, doivent apprendre — avant tout le reste — à ne pas croire en Dieu. Apprendre est-il exact? « Oui » répond l'organe russe des Pionniers, « car il ne suffit pas de ne pas croire. Il faut savoir pourquoi on ne croit pas en Dieu. Tout Pionnier doit être un athée éclairé et conscient, mais c'est là un but qui ne peut être atteint qu'après un long labeur. »

Et Lounatcharsky, commissaire du peuple ou ministre de l'Instruction publique, préposé à l'éducation de toute la jeunesse, russe, que dit-il de tout cela? Toutes les religions sont discutables car toutes « ne sont que poison ». Mais c'est le Christianisme que Lounatcharsky hait d'une haine toute spéciale, « car le Christianisme enseigne l'amour du prochain et la miséricorde, contrairement à l'une et l'autre, à nos principes... » « A bas l'amour du prochain; c'est la haine qu'il nous faut. Nous devons pouvoir haïr; ce n'est qu'à ce prix-là que nous conquerrons le monde. Nous avons détrôné les rois terrestres; au tour maintenant, du Roi céleste. »

Et Stépanow, collaborateur de Lounatcharsky, d'ajouter : « Nous avons pour tâche non de réformer, mais d'extirper toute religion, toute morale », en appliquant naturellement cette parole du grand Lénine : « N'est moral que ce qui profite au parti communiste. » C'est surtout la terreur qui est utile et indispensable. « Périrent les neuf dixièmes du peuple russe », disait le même Lénine, « pourvu qu'un dixième seulement survive pour assister à la révolution mondiale. »

« Nous marchons vers la terreur organisée et ne ferons grâce à personne », proclamait Dzierzynski, bourreau de toutes les Russies.

Cette volonté d'anéantissement, à laquelle les dirigeants de la Russie des Soviets s'incitent mutuellement, en fait des automates qui ne pensent plus. Elle est bien caractéristique la façon dont je « frère » Mrok raisonne dans une lettre adressée à la « sœur » I. I. Il lui est éminemment désagréable de voir parmi les Pionniers des enfants « frayant volontiers avec des personnes appartenant au milieu bourgeois et alléguant comme excuse qu'on trouve dans ce milieu des individus sympathiques et intéressants, dans la société desquels on se sent fort bien ». Parler ainsi d'un homme, dit Mrok, équivaut à le traiter « comme une canne ou un chapeau » oubliant par là sa propre humanité. Or, qu'est-ce que l'humanité? « Notre unité psychique, notre continuité et identité indissolubles. » « L'homme est identique à ce qui s'en est rendu maître; il l'est entièrement et sans limites. » Or, ce qui doit en être maître, c'est « la volonté dure et inflexible de lutter et d'anéantir ». Ce n'est pas être un homme, c'est être « une canne ou un chapeau » que d'être pareil à un Goethe dont l'esprit embrasse l'univers; à un Schiller aux sens « sublimisés », au regard rivé au monde de l'Idéal; à un Slowacki ou à un Krasinski avec la soif de l'éternité au fond du cœur, soif que ne peut éteindre aucune splendeur terrestre; à un Mickiewicz, hanté de pensées qui s'enflamment au contact brûlant d'un cœur reflétant les souffrances de millions d'êtres humains; à un Joseph Poniatowski ou à un Kosciuszko, chevaliers sans peur et sans reproche, prêts à défendre, s'il le faut, ces mêmes idées, le glaive à la main! « Une canne ou un chapeau! »...

En un mot : « A-t-on un cœur ou plonge-t-on dans un cœur ses regards », ou, pour parler comme le frère Mrok, « perçoit-on les impressions d'autrui ou devient-on soi-même l'objet des impressions ou des pensées d'un autre, on accomplit un acte de

trahison à l'égard de soi-même », à l'égard de cette volonté d'anéantissement qui doit être identique à l'homme.

La même pensée est exprimée avec plus de vigueur encore dans cette autre maxime cueillie dans la même revue : « Ne sois pas le maître de toi-même ! Laisse-toi dominer par tes aspirations ! » Ainsi donc : à bas le caractère ! Jusqu'ici, c'était le caractère qui déterminait la valeur de l'homme. Mais c'est l'homme qui édifie son propre caractère en luttant sans trêve contre lui-même, contre ses propres défauts. Aujourd'hui, nous avons changé tout cela. Plus de caractère : « Ne soyons plus le maître de nous-mêmes. » D'autre part, laissons-nous, sans discuter, dominer par les aspirations qui se réduisent à la *volonté de l'anéantissement*. De l'anéantissement de l'homme en tant qu'être dont la pensée et l'âme survolent la matière.

« Bestialisation » qui du point de vue philosophique a ses racines dans le matérialisme historique de Marx. Mais ce n'est pas un tigre en fureur qui, aux yeux des « bestialistes », tant polonais que soviétiques, reflète l'homme de l'époque nouvelle : c'est la machine qui, automatiquement, fauche les têtes humaines. L'homme mué en un automate destructeur : tel est l'idéal érigé dans l'Etat soviétique de nos jours, idéal qui, chez nous aussi, trouve des adorateurs fanatiques.

A la place de l'homme créé à l'image de Dieu et élevé aux hauteurs divines, on a mis une guillotine qui à l'apparence d'un homme...

Plus d'une fois, mes amis m'ont dit que je parlais trop et trop souvent du bolchévisme dans les journaux et dans les revues. Il paraît que j'ai du bolchévisme une crainte « morbide ». Ah ! ce que je voudrais ne plus avoir à toucher à cette question ! Mais comment me taire aussi longtemps que le bolchévisme est une force, aussi longtemps que, en Pologne aussi, le bolchévisme se propage telle une épidémie mortelle ? Certes, je n'envie pas la malheureuse Russie, d'avoir eu, le joug tsariste une fois renversé, des dirigeants qui n'éprouvaient pas à l'époque cette crainte « morbide » et pourtant salutaire.

Crainte sautaire qui doit rendre plus étroites encore les liens indissolubles rattachant les Polonais à l'Occident, à la civilisation occidentale, mais surtout aux nations de l'Occident que le péril bolchéviste menace également et directement. Dans ses manifestations les plus sublimes, notre civilisation a été, est toujours chrétienne. Raffermer ces bases chrétiennes : voilà la tâche la plus urgente de notre époque, voilà notre seule protection contre la contagion de l'Est, contre la folie suicidaire qui dégrade l'homme au niveau d'un automate, l'homme qui, empoigné par la manie de détruire, a d'abord arraché de son âme ses éléments les plus

Chez nos voisins d'Allemagne, notamment, au sein de la jeunesse catholique allemande, cet idéal : raffermissement des bases chrétiennes, conquiert des contingents de plus en plus nombreux. A une réunion récente de catholiques, à Munster, le jeune publiciste catholique, baron K. O. von Soden, qui a longtemps séjourné en Pologne, n'a pas hésité à aborder une question aussi délicate que celle du rapprochement germano-polonais. Il l'a fait d'une façon qui tient pleinement compte de nos sentiments patriotiques. « Que vaut la politique » écrit le baron Soden, « si elle ne doit pas servir à des buts élevés, dépassant de beaucoup le niveau des intérêts des Etats ? » Ce qui peut nous sauver, c'est la politique des idées supérieures à la politique du jour, celle qui, pour parler comme le docteur Joseph Eberle, « au-dessus de ce que nos sens perçoivent derrière la vie de tous les jours, contemple l'aspect culturel et métaphysique des choses, se sent profondément ancrée en Dieu et dépendante de Dieu ». Nul ne niera que, du point de vue des nécessités terrestres, l'Etat, l'organisation étatiste ne soient des nécessités. Seulement, ce n'est pas, comme le pensait la philosophie du XIX^e siècle, l'Etat qui est le suprême *Sanctum*,

l'Absolu. La pensée et l'âme humaines, s'élèvent incomparablement plus haut. Et toute l'activité politique et sociale de l'homme devrait refléter, encore que de façon bien inadéquate, ce But suprême. Idée qui flottait dans l'esprit de notre grand poète Krasiński enseignant que la sphère politique finit par se confondre avec celle de la Religion.

(Traduit de l'allemand.
Copyright *Schönere Zukunft*, Vienne).
MARJAN ZDZIECHOWSKI,
Recteur de l'Université de Wilna

L'hommage de Henri Ghéon à Saint François d'Assise⁽¹⁾

C'est parce qu'il y croit que Ghéon joue les saints, c'est parce qu'il veut les faire admirer et aimer et la gloire de Dieu en eux. Sa littérature est une littérature de vie, son art un art pour Dieu. « Pour la foi par l'art dramatique. Pour l'art dramatique en esprit de foi. » : telle est sa formule, claire et hardie, où le but et le moyen sont nettement distingués, mais divinement hiérarchisés. Rien n'est plus sciemment opposé au laïcisme et à l'humanisme tout humain. Rien ne proclame mieux les droits de la Royauté universelle du Christ sur le théâtre comme sur toute chose. La reconquête de ce lieu éminemment public, fermé à Dieu depuis quatre siècles, aux applaudissements véhéments et cocasses de Boileau (*On chassa ces docteurs prêchant sans mission*), voilà le but que Ghéon s'est assigné. Il ne s'agit, à aucun degré, de « prédication », faut-il le dire (bien que ce soit là un des écueils de l'art chrétien), mais de l'exaltation vitale sur la scène du meilleur de nous-mêmes et des *gesta Dei* parmi son peuple.

Ghéon s'y est mis carrément. D'auteur et de metteur en scène, il s'est fait fondateur et directeur de troupe. Avec ses *Compagnons de Notre-Dame*, il s'efforce d'opérer une concentration de tous les moyens de théâtre, de les purifier tout en les unifiant par la plus haute âme commune. A cinquante ans, il connaît une nouvelle jeunesse et son activité est débordante. On le voit successivement à Roulers et à Toulouse, à Saint-Maurice et à Londres, où, dernièrement, son *Saint-Bernard de Menton* obtenait un succès immense. On le joue contemporanément dans les patronages, au Vieux-Colombier, sur les scènes du boulevard, et son *Comédien et la Grâce* n'est refusé à la Comédie Française qu'à cause de la Grâce, ce qui est l'échec le plus honorable qu'un auteur chrétien puisse remporter. Dans l'intervalle de ses déplacements, il écrit ses pièces. Partout où il passe, il rayonne la sincérité, la joie et l'amitié chrétienne. Cet habitué des couvents, célibataire et presque moine lui-même, étant titulaire de saint Dominique, est de toute évidence dans sa vocation et, manifestement, son labeur pour Dieu et pour la Beauté est béni. Les belles histoires qu'il pourrait raconter là-dessus, certaines miraculeuses, la plupart de conséquences incalculables, comme ces vocations sacerdotales et religieuses que son théâtre suscite nombreuses chez les acteurs.

A Liège, nous lui devons la fondation des *Compagnons de saint Lambert*, dont il est le président d'honneur. C'est pour avoir « créé » son *Triomphe de saint Thomas d'Aquin* que les étudiants catholiques liégeois se sont constitués en compagnie dramatique. Il faudra conter quelque jour ces quatre semaines épiques où, partis de rien, nous sommes arrivés à la représentation doublement triomphale du 6 mars, qui restera pour ceux qui y assistèrent, comme pour ceux qui la donnèrent, un souvenir inoubliable et un lien émouvant.

Bref, l'existence au théâtre de Ghéon, celle de Claudel, le récent retour à Dieu du fondateur du Vieux-Colombier, Jacques Copeau, à nouveau plein de hauts projets, le mouvement visible vers le catholicisme de François de Curel, la mise sur pied du comité de Georges Leroy, comédien catholique de la Comédie-Française,

(1) *La vie profonde de saint François* sera représentée à Bruxelles, par les Compagnons de saint Lambert, à la salle Patria, rue du Marais, le samedi 29 et le dimanche 30 janvier.

pour l'assainissement moral du théâtre, tous ces faits et beaucoup d'autres encore permettent de conclure, avec Lucien Dubech, un des plus courageux et des plus objectifs critiques du moment, « que l'avenir de l'art dramatique se trouve lié, en France, à l'heure actuelle, à la pensée catholique » (1). La remontée est dure, mais nous remontons.

* * *

Après saint Thomas, saint François. Après l'Intelligence, l'Amour. « Les deux pôles du monde chrétien, et sur lesquels ils tournent » dit Ghéon. Et il ajoute — c'est tout un programme, dont il prouve la fondamentale sagesse, par sa vie et son œuvre, comme cet autre démontrait le mouvement en marchant : En vain, les veut-on séparer. »

Comme ils ont fait connaître le *Triomphe*, c'est aux *Compagnons de saint Lambert* que l'honneur revient de porter à la scène la *Vie profonde de saint François* (2). On les verra à Louvain, le 8 août, comme l'avait désiré le cardinal Mercier, et en octobre à Liège, en cette année du glorieux centenaire.

L'Amour! L'Amour qui n'est pas aimé! Jouer l'Amour au théâtre, quand déjà les romanciers se récussent! Mais justement, l'Amour ne doute de rien. De la simple confiance de Ghéon, ces cinq tableaux sont sortis.

— Dans le premier, *Saint François se fiance à Dame Pauvreté*.

... Je veux toutes les richesses
Dussé-je les gaspiller
Aussi vite que l'averse
Découronne le rosier.

O nuit d'or, tu es trop belle
Pour ne te suffire point :
Vivent les choses mortelles
Qui savent mourir à point!

Ainsi chante le fol et beau François Bernardone, qui lui ne songe pas à mourir. Il a rendez-vous avec une mystérieuse dame, en l'honneur de qui il s'est superbement paré. Après qu'il a renvoyé les compagnons de folie qui l'assaillaient, l'Inconnue apparaît.

« Je m'appelle Dame Pauvreté... » L'étrange dame! Peine du cœur, peines du corps, et cette lèpre qui le fait frissonner. Les effrayantes fiançailles! — « Je ne sais si j'ai rêvé, voici que je vous trouve si belle maintenant... » — « Oh! comme tu est doux François. Aucun homme, depuis Jésus, ne m'a tant montré de tendresse. »

Dans le second tableau, *Saint François rebâtit la maison de Dieu*. De la chapelle délabrée de Saint-Damien, il fait une belle église. La foule traite comme un fou l'Amant de la Pauvreté. Seuls, quelques rares et très humbles amis de Dieu répondent d'abord à l'invitation de sa folie. Cependant, tandis que François chante en mendiant : « Je suis fils de roi, fils de roi, le fils du roi le plus puissant du monde!... », le seigneur Bernard de Quintavalle se laisse prendre à ses filets.

Dans le troisième tableau, *Saint François prêche aux oiseaux* près d'Assise. Suspendu entre le désir de s'enfoncer à jamais dans l'ineffable silence de la contemplation et celui de continuer de servir ses frères les hommes, il députe frère Massée pour consulter frère Silvestre le Solitaire et dame Claire, sa fille spirituelle. En attendant son retour, il s'entretient avec frère Léon de la joie parfaite. Puis, les ayant renvoyés tous, il se plonge dans la prière. Les oiseaux envahissent le lieu de son recueillement et se mettent à parler de lui, à chanter près de lui, parce qu'il est doux et qu'il ne leur fait pas peur. Alors, saint François interrompu mais ravi, les prêche. — « Oh! mes petits frères les oiseaux... »

Le retour des siens, l'interrompent. D'un signe de croix, il congédie les petits frères ailés qui s'envolent. O merveille! Voyez! Ils se rangent dans le ciel comme une armée! Ils forment quatre bataillons! L'un vers le Nord, l'un vers le Sud, l'un où le soleil se lève, l'autre où le soleil se couche... Une croix, une croix! Ils dessinent une croix! Les quatre branches de la croix vont jusqu'à l'horizon. Ils vont couvrir toute la terre en chantant...

Frère Massé apporte, à ce moment, la réponse : que François cueille une abondante moisson d'âmes par la prière et par l'exemple, par la présence et par la voix.

Dans le quatrième tableau, *Saint François reçoit les cinq plaies* sur le mont Alverne. C'est le sommet du drame circoncentrique à la Passion du Sauveur. La stigmatisation de saint François se produit par une nuit d'orage effrayante, traversée de cinq grands éclairs crucifiants symboliques. La tourmente s'apaise dans une aurore miraculeuse, infiniment douce. Les petits frères se relèvent baignés de pleurs, et avec le clair de lune qui réapparaît, revient vers eux saint François, qui tient ses mains raidées et écartées du corps. Comme malgré lui, ils prennent bribe à bribe connaissance du prodige. Alors, François leur raconte l'amour du Christ en lui. Amour! amour! amour!... Et tandis que la vraie aurore se lève dans la rumeur des oiseaux, saint François, dououreux et suave, se retire et les frères, prosternés, entonnent l'admirable « Cantique au soleil ».

Le cinquième tableau, c'est l'apothéose dans la sérénité de la gloire éternelle, où François est entré et qui rayonne de lui; c'est la *Louange de saint François* au couvent de Saint-Damien, chez les Pauvres Dames, filles de sainte Claire. Dans la salle basse et voûtée, où elles ont coutume d'entendre la messe, derrière la grille voilée, les Dames prient devant le Saint-Sacrement et le Crucifix, qui a parlé à saint François.

Survient Dame Claire, miraculeusement guérie du mal qui la clouait; elle raconte à ses filles la mort du saint. Or, le Père avait promis qu'elles le reverraient encore sur cette terre. La promesse ne sera donc pas tenue?

A ce moment, commencent les funérailles de saint François et le cortège entre dans l'église, derrière la clôture. Dame Claire écarte le voile et, François mort, porté par ses frères, apparaît. Les sœurs gémissent et quelques-unes demandent à toucher le corps et à honorer les saints stigmates. Mais la grille et surtout leurs vœux s'y opposent. Seul le Père eût pu les en relever.

A ce moment, Dame Pauvreté, Dame Chasteté et Dame Obéissance apparaissent et, au nom des trois vertus qu'elles représentent, lèvent la grille et déposent le corps parmi les suppliants. Dans une louange alternée, les sœurs, les Dames, les Frères, la foule exalte saint François. Tumulte de gloire. Un *Alleluia* éperdu s'élançait de la masse entière. Le cortège se reforme. L'église et la salle se vident. L'*Alleluia* s'éteint progressivement. Il ne reste plus personne. Au-dessus de la lampe du sanctuaire, on ne voit plus sur le mur de la salle que le Christ du miracle touché par le premier rayon du jour.

La musique et le chant accompagnent partout la poésie et l'action.

* * *

L'action n'est ici dramatique qu'en un sens. Elle n'a aucun caractère de nécessité. La *Vie profonde de saint François* n'est pas, comme dit Ghéon, du théâtre « pur ». C'est de la très belle imagerie dramatique. Le déroulement s'y fait à merveille, tout s'emboîte, tout coule, tout monte jusqu'au sommet et tout s'étale jusque dans l'apothéose. Mais cela reste du théâtre d'exposition, non du théâtre d'action.

La formule est parfaitement défendable. La meilleure preuve, c'est qu'elle vit chez Ghéon, et contre la vie il n'y a pas de règle qui tienne. Toutefois, c'est là une vie où le théâtre chrétien s'étendrait vite, si on l'y maintenait trop exclusivement. L'hieratisme l'y guette.

Mais, pour exalter un saint devant l'Eglise, quelle convenance dans ce beau spectacle! Je me le suis joué « dans un fauteuil », en m'inspirant de la réalisation du *Triomphe*. Avec quelle aisance soudaine Ghéon touche au sacré! Sa simplicité est grande et sa sincérité profonde! Comme on sent qu'il joue des choses, les plus hautes, dont il a le contact quotidien comme le Pain qu'il mange à la table sainte — ne fût-ce que par l'intuition du désir. C'était rigoureusement indispensable pour plonger jusqu'aux cimes où le Séraphin d'Assise bat des ailes. Sous ce rapport, le problème de l'art chrétien est d'une simplicité proprement enfantine : il sera restauré quand nous aurons — et les voici! — des artistes qui travaillent à devenir des saints. C'est pourquoi, j'appelle cette littérature une littérature de vie.

On se demande si l'art du moyen âge, dans sa naïveté et sa foi sans atteinte, compte rien de plus beau parmi ses *Mystères*. Il lui manquait, en tout cas, la plénitude de la forme classique que nous apporte ce frère de Jean Racine, très loin de Boileau et de ses anathèmes cartésiens et renaissants conjurés.

LÉOPOLD LEVAUX.

(1) *Causeries*, mai 1926. Paris-Lyon-Liège-Fribourg.(2) André Biot, édit., Paris (*Les cahiers du théâtre chrétien*).

La rencontre de Saint Benoît et de Sainte Scholastique

Cette pièce nouvelle de M. Ghlon, composée tout exprès « pour les élèves de l'Ecole abbatiale de Maredsous, en l'honneur de leur saint Patron et de sa Bienheureuse Sœur », sera jouée pour la première fois, le 21 mars prochain, fête de saint Benoît. Nous en donnons ici deux très beaux extraits.

SCHOLASTIQUE.

Instruisez-moi, je vous en prie. Aidez-moi à combler le gouffre d'ignorance qui me sépare encore de Celui que nous adorons et qui va peut-être bientôt me convoquer à son lit de justice. Comment espérer soutenir même un rayon de Sa Lumière, si je n'accoutume mes yeux aux mystères sacrés que vous avez approfondis? Assez parlé de nos misérables personnes. Vous qui êtes savant en Jésus, livrez-moi le mot.

BENOÎT.

Soit, chère fille; je reprends mon rôle de père. Nous n'avons plus qu'un moment devant nous. Le soleil rougit. Mais c'est assez encore pour que nous nous tournions ensemble vers le Soleil de miséricorde et de grâce... pour que nous essayions d'épouser et de pénétrer le mot qui résume tous nos devoirs, tous nos espoirs, tout notre sort, et qui nous rend perméables à Sa Lumière. Obéir.

SCHOLASTIQUE.

Obéir.

BENOÎT.

Comme l'échelle de Jacob, dressons l'échelle de l'humilité sur laquelle descendent et montent les Anges commis à notre garde, afin de nous tirer du plus bas au plus haut. Elle est abrupte : soit! opposons notre effort à l'attrait pesant de la terre. Nous appréhendons le vertige : ne regardons jamais en bas. Nous irons prudemment, de degré en degré, fixant bien notre corps au point qu'aura atteint notre âme. — Et d'abord le degré de la crainte de Dieu, dans le sentiment que Dieu est présent et n'admet aucune échappée. Celui qui redoute à chaque moment que Dieu ne le surprenne en faute ne pèche plus. Evitons au réveil de L'entendre nous dire : « J'ai vu ton péché et je me suis tu. » — Sur le second degré, la volonté propre renonce et elle abdique aux mains de l'éternelle volonté. « Que Votre volonté soit faite et non la mienne. » Ainsi à la crainte du Père, succéderont en nous l'amour et l'imitation du Fils. — Au troisième degré, nous consommons notre esclavage. Prêts à la vie, prêts à la mort. Et l'ordre, même injuste, qui vient du délégué de Dieu est obéi. — Sur le quatrième degré est planté l'arbre de la croix que l'amour de la croix arrose. L'espérance est murée du côté du monde et des hommes; elle ne filtre plus que de sous la porte du ciel. — Alors celui qui veut monter plus haut proclame juste sa souffrance. Il ouvre son cœur jusqu'au fond; il y découvre un peuple de faiblesses, de fléchissements, d'infidélités et d'erreurs. Il les étale devant Dieu, il les dénombre, il les condamne. Il n'a plus l'ombre de pitié pour soi; son âme est une caverne de voleurs. — Au sixième degré, il réclame la dernière place. Et s'il l'obtient, ma fille, il n'en tire point vanité non plus qu'il ne ferait de la première. Personne n'a le droit de se prévaloir de sa qualité de juste, ni d'humble; de doux, ni même de martyr. A tort ou à raison, nous devons perdre notre propre estime, même et surtout quand nous agissons bien; car sans Dieu nous agirions mal. — Alors, nous sommes mûrs pour la règle commune, pour l'observance exacte, sans lacunes, mais sans éclats. L'âme assouplit le corps à la médiocrité, au silence, à la retenue, à l'effacement, à l'inexistence.

C'est le vase d'argile vulgaire où Dieu verse ce qui lui plaît. Obéir. Recouvrer sa forme originelle, la plus simple, la plus semblable à celle que conçut le Divin Artisan, avant que l'eût renié son ouvrage, afin d'y recevoir le don nouveau et gracieux pays par le Sang de Jésus et dispensé par l'Amour du Fils et du Père. — Au dernier degré de l'échelle blanche (mais qui l'atteint jamais?) ce n'est plus qu'à la joie que l'homme est tenu d'obéir. Ce qui lui cachait Dieu, c'était son amour pour lui-même. A peine a-t-il besoin de mourir pour ne plus s'aimer — et contempler Dieu face à face.

SCHOLASTIQUE.

Face à face...

Dialogue après le miracle de la pluie.

BENOÎT.

Scholastique, ma sœur...

(Scholastique relève la tête, transfigurée et souriante.)

SCHOLASTIQUE.

Eh bien?...

BENOÎT.

Est-ce vous qui...?

SCHOLASTIQUE.

Oh! vous ne pensez pas que j'aie le moindre pouvoir sur la pluie. Ce n'est pas moi, non. Dieu ne fait qu'à sa volonté.

BENOÎT.

Alors?...

SCHOLASTIQUE.

Alors... tâchez de regagner le monastère... Si la règle le veut... Mais l'amour, lui, ne le veut pas.

BENOÎT.

Ainsi l'amour est plus fort que la règle? Notre règle est pourtant une règle d'amour...

SCHOLASTIQUE.

Oui, qui mène à l'amour, mais qu'ensuite l'amour dépasse.

BENOÎT.

Ma sœur, pardonnez-moi.

SCHOLASTIQUE.

Il n'y a rien à pardonner. Le père abbé avait raison... mais non le frère.

BENOÎT, à Scholastique.

Et vous, ma sœur, permettez-vous que je reprenne ici ma place? C'est vous qui parlerez. J'ai beaucoup à apprendre encore.

SCHOLASTIQUE.

Vous vous moquez, Benoît.

BENOÎT.

Je n'aurais garde.

SCHOLASTIQUE.

Le peu que je sais ne s'enseigne pas, et vous le savez comme moi; mais comme on peut le savoir sur la terre. On le sait déjà mieux à la veille de la quitter. On ne le saura parfaitement bien que par delà. On ne peut bien savoir sans voir. Ni bien aimer que devant l'Amour même!

BENOÎT.

Scholastique, ma sœur. Vous êtes comme un jardin ruisselant d'eau, comme une fleur de choix à qui n'a jamais manqué la rosée, comme une source dont les eaux ne tarissent pas... J'ai voulu la murer...

SCHOLASTIQUE.

Et vous l'avez empêchée de se perdre.

BENOÎT.

Il est temps d'abattre le mur. Elle ne peut plus se perdre qu'en

Dieu maintenant. — Des grâces que vous recevez, détournez-en quelques-unes sur moi, un filet d'eau pure, pour y baigner mes yeux qui veulent voir.

SCHOLASTIQUE.

Fermez-les bien, Benoît... Cherchez Dieu dans la nuit. Son éclat est si dévorant que d'abord il nous rend aveugles. Aveugles sur le monde et aveugles sur nous... aveugles aussi sur lui-même que nous tardons parfois à reconnaître dans sa brûlante et magnifique obscurité. Je l'ai trop admiré dans sa création et trop recherché dans ses créatures : en vous-même, Benoît, je vous le dis encore... Mais à présent, par une faveur imprévue, quand j'ai demandé et reçu celle de vous revoir toute la durée de cette nuit, voici que votre visage présent et votre visage d'hier, et par derrière, tous les autres jalonnant ma vie depuis mon enfance, se couvrent eux-mêmes d'une ombre où je puis reposer mes yeux. Je ne vous verrai plus, Benoît. Je ne vous reverrai qu'en Lui. Je ne vous reverrai que dans Sa gloire. Je ne vous reverrai que quand la nuit aura fait place au jour. Bénissons-Le! Célébrons-Le! Suivons-Le à tâtons dans la forêt de Ses Mystères. Obéissons au chant de Sa Sagesse et renonçons même à choisir nos mots. (*Un temps.*) « Je suis comme la vigne et j'ai fructifié; l'odeur de mes fruits est suave; et mes fleurs ont donné des fruits de richesse et d'honneur.

BENOÎT.

« Je suis mère du bel amour, de la crainte, de la science et de l'espérance sacrée. En moi toute la grâce de la voie et en moi de la vérité. En moi toute espérance de vertu et de vie!

SCHOLASTIQUE.

« Venez à moi — vous tous qui avez de moi le désir — et vous serez rassasiés de mes récoltes.

BENOÎT.

« Car l'esprit que j'insuffle est plus doux que le miel, et mon héritage vaut mieux que le miel, et mieux que le gâteau qui le contient; et ma mémoire vivra dans les siècles.

SCHOLASTIQUE.

« Ceux qui me mangent auront encore faim et ceux qui me boi-

vent auront encore soif... et celui qui m'écoute ne sera jamais confondu... et ceux qui agiront par moi seront sans faute. (*Un temps.*)

BENOÎT.

« Levez-vous, hâtez-vous! ô mon amie, ma colombe, ma toute belle,

« Et venez! Déjà l'hiver est passé, la pluie a cessé et s'est retirée.

« Les fleurs ont paru sur la terre; le moment de tailler les arbres est venu... »

(*Il se tait. Scholastique et Benoît demeurent immobiles, comme soulevés par l'exaltation. Un Alleluia éperdu s'élève au fond de la scène qui s'est éclairée progressivement. On voit les anges en prière. Et quand l'Alleluia s'éteint, le premier Ange dit.*)

1^{er} ANGE.

Or, le troisième jour, comme Benoît priait, Ayant levé les yeux, il vit une colombe S'élever ferme et droit vers l'olivier de paix Et parmi les Elus prendre place à son ombre.

2^e ANGE.

Son sillage laiteux restait marqué dans l'air, Et de la terre au ciel il indiquait la voie Que l'âme chère à Dieu, promptement comme l'éclair, Suit dans l'instant dernier qui consomme sa joie.

3^e ANGE.

De la cellule blanche où reposait le corps, De sa sœur par le sang et bien plus par la grâce, Jusqu'aux pieds de l'Agneau, le lumineux essor Jetait un pont indestructible sur l'espace.

4^e ANGE.

Et le frère remit à l'âme de sa sœur Dont il comprit que la colombe était l'image, Charité, pureté, humilité, douceur, Le soin de l'assister en un prochain voyage.

HENRI GHÉON.

Les idées et les faits

ANGLETERRE

Vers la Paix ? (1)

Nous donnons ci-dessous l'essentiel du deuxième article de M. Henry Wickam Steed dans l'hebdomadaire anglais *The Observer*. Journaliste de tout premier plan, M. Steed vient d'enquêter longuement en Europe. Ancien correspondant du *Times* à Rome et à Vienne, ancien directeur politique du grand journal anglais (de 1919 à 1922), M. Steed — dont notre collaborateur le comte de Lichterfelde analysait dernièrement le livre de souvenirs : *Through thirty years* — est actuellement éditeur-propriétaire de la *Review of Reviews*.

II

A quel point l'esprit de la nouvelle Allemagne se distingue-t-il de celui de l'ancienne, se demande M. Steed?

En décembre dernier, il lui arriva, à Berlin, d'être présent à une discussion entre Allemands de sa connaissance. La discussion portait sur la popularité de la guerre à ses débuts. Il se trouva un ancien médecin militaire pour affirmer catégoriquement, contrairement à l'avis de ses interlocuteurs, que cette popularité n'avait pas existé. L'enthousiasme des troupes, selon ce méde-

cin, avait été un enthousiasme de commande, le chauvinisme exubérant de la presse (*the hurrah mood*) avait été un produit des directives officielles.

Les opinions exprimées par le médecin n'étonnèrent pas beaucoup du reste M. Steed qui en avait entendu d'autres semblables. Il demanda si, aujourd'hui, il serait possible de créer artificiellement une mentalité analogue, ou si, cette fois, l'opinion publique allemande se montrerait réfractaire? Un membre du Reichstag lui répondit :

« Quatre semaines de campagne de presse suffiraient. Nous autres, Allemands, nous croyons à ce que nos journaux nous disent. La parole imprimée a perdu peu ou rien de sa puissance. Toute la nation marcherait si la perspective d'une victoire rapide semblait assurée, comme en 1914. »

Cette opinion est vraisemblablement plus proche de la vérité que si elle n'avait pas été exprimée en présence d'autres Allemands.

Le peuple allemand, peuple qui a le génie de la discipline, possède aussi celui des déductions systématiques hyper-logiques tirées de prémisses abstraites. Celles-ci sont-elles justes, le raisonnement est irrésistible; ne le sont-elles pas, les conséquences pourront être catastrophiques.

Il ne semble pas que toutes les prémisses qui ont trait à la guerre et à la paix soient entièrement justes.

C'est ainsi que les Allemands estiment que, bien qu'ils aient

(1) Voir la *Revue* du 14 janvier 1926.

perdu la guerre, ils ont gagné — ou à peu près — la paix économique. Ils sont très fiers — avec raison — de leur réforme monétaire, du pays entier croyant le gouvernement sur parole, au plus fort de l'inflation, quand il affirmait que 5 *renten marks* étaient l'équivalent de 5 marks-or. « Miracle » réalisé en un mois.

Comme prix de ce miracle, il est vrai que la plus grande partie de la classe moyenne et une bonne partie de la classe agricole ont été soit totalement ruinées, soit notablement appauvries. Les Allemands envisagent cette circonstance avec philosophie. Cela nous donne l'occasion de rappeler qu'ils ont tort ceux qui supposent que les Allemands sont en tout pareils aux autres peuples, que l'Allemagne est habitée par une population ne se distinguant en rien de celle des autres pays de l'Europe. Non : l'Allemagne doit être jugée par des *standards* allemands.

Ceux-ci ont pourtant changé à certains égards. Le système hohenzollernien a cédé la place à un autre qui, dans l'opinion de la plupart des Allemands, implique le maintien de la forme républicaine. Les républicains actifs sont du reste une minorité, mais les monarchistes actifs le sont également; et entre les deux flotte une masse plutôt amorphe qui pourrait se rallier à une forme légèrement modifiée de l'ancienne monarchie, si de puissantes influences — influences nouvelles — ne travaillaient à en faire virtuellement des républicains. Ces influences procèdent surtout des industriels.

Pour cette raison, comme pour d'autres, l'Allemagne paraît devoir se cristalliser en république « bourgeoise », et peut-être celle-ci finira-t-elle par être aussi solidement assise que cette république et ce Sénat hanséatiques qui ont si longtemps existé à Hambourg.

A supposer que la paix perdure, que la prospérité européenne s'accroisse, que le Reich y ait sa part : il est peu probable que la masse des citoyens allemands se retourne, dans l'intérêt d'un régime monarchique, contre ses institutions politiques actuelles.

D'où il ne faut pas conclure que l'âpre nationalisme des Allemands soit par cela même sérieusement diminué. La plus forte des organisations patriotiques qui maintiennent dans la jeunesse allemande la discipline militaire, le *Jungdeutsche Orden*, appuie aujourd'hui la République : il n'en est pas moins d'un nationalisme militant.

Cet ordre est un très important facteur, il l'est bien plus que le *Stahlhelm* réactionnaire ou le *Reichsbanner* républicain. Son chef, M. Mühran, ex-officier, a révélé dernièrement, dans un memorandum, l'existence de dangereuses intrigues entre les ultra-réactionnaires allemands et les bolchéviks : intrigues qui avaient pour objet d'abattre la Pologne, d'établir à Berlin une dictature militaire d'officiers monarchistes, appuyée sur la Reichswehr, et d'écraser tous les partis modérés, y compris les social-démocrates. M. Mühran comprit que ce plan visait en dernière analyse à submerger la dictature militaire éventuelle sous les flots d'un déluge communiste appuyé par l'armée rouge bolchéviste. Le chef du *Jungdeutsche Orden* refusa donc de s'associer à ce projet. Ses révélations, et d'autres découvertes subséquentes, ont fourni des armes à M. Scheidemann, dont le grand discours du 16 décembre a précipité, on le sait, la chute du cabinet Marx.

Dans ce discours, le député socialiste a déclaré que l'armée allemande actuelle devient de plus en plus un Etat dans l'Etat, qu'elle poursuit sa propre ligne de conduite politique, constituant par là une menace pour la politique extérieure du pays, qu'elle est subventionnée de source spéciale de façon incompréhensible; qu'une section *ad hoc* de l'administration de la Reichswehr travaille de concert avec un groupe de Moscou qui lui verse soixante-quinze millions de marks par an, etc. Armée et marine sont soumises aux influences réactionnaires de façon incroyable et obtiennent clandestinement de Russie des bombes à gaz et d'autres munitions. Or, a poursuivi M. Scheidemann, la République allemande a besoin d'une force armée sur laquelle elle puisse s'appuyer en toutes circonstances. Les armements secrets doivent cesser. Ils ne pourraient préserver la Germanie d'une défaite militaire, ils sont de taille à détruire à l'étranger toute confiance.

Au cours des débats qui suivirent ce discours (nettement répudié par le chancelier Marx) ce qu'il y eut de plus marquant, ce fut la netteté avec laquelle l'ancien chancelier Wirth (Centre) s'associa au désir exprimé, que l'armée fût démocratisée. Si, s'est-il écrié, l'idée républicaine n'est pas fortement ancrée dans les cœurs des chefs de l'armée, si celle-ci ne parvient pas à percevoir que le nouvel Etat a devant lui une tâche bien différente de celle que poursuivait l'ancien, eh bien! cette armée sera détruite au cours de la lutte entre la droite et la gauche.

C'est, au fond, la question qui est à la base de la crise politique allemande de l'heure présente. Les affaires intérieures de l'Allemagne méritent donc d'être attentivement suivies. Plus compliquées qu'autrefois, elles paraissent intéresser plutôt médiocrement la presse étrangère. Et pourtant, les destinées de l'Europe et du monde gisent dans une exacte compréhension de ces tendances.

Parmi les partis et les journaux de gauche, le Centre y compris, il existe indubitablement une tendance très accentuée à demander la républicanisation de l'armée et — jusqu'à un certain point — des écoles et des universités toujours imbuës (y compris la majorité des instituteurs et professeurs) d'esprit antirépublicain, sinon nettement monarchiste. Cet esprit est propagé par de nombreux manuels qui s'efforcent aussi d'accréditer définitivement la version de la non-culpabilité complète de l'Allemagne, victime d'une coalition rapace d'ennemis envieux. Il importe de ne jamais perdre de vue ces tendances.

En théorie, sinon en pratique, le départ (31 janvier) de la Commission militaire interalliée de contrôle supprimera la dernière entrave étrangère directe s'opposant aux armements secrets. Faut-il croire que, désormais, ces derniers vont se faire en toute liberté? Cela paraît douteux à M. Steed qui estime que — malgré les services par elle rendus — la présence même de la C. M. I. C. semblait donner une sanction « patriotique » aux efforts faits en vue de la circonvenir.

Après le contrôle étranger, les armements allemands pourront être surveillés le mieux par les Allemands eux-mêmes, la confiance étrangère augmentant dans la mesure même où les partis et organisations progressistes montreront qu'ils sont de force à empêcher une renaissance du militarisme. Ils se rendent fort bien compte du danger et en font à l'occasion part avec netteté — et prudence. Mais comprennent-ils que ledit danger ne peut être surmonté que par une coopération constante avec les autres pays dans les intérêts de la paix et par l'adoption, sans arrière-pensée, d'une conception nouvelle de la tâche européenne de l'Allemagne.

La déclaration faite le 20 décembre, à Hambourg, par M. Stresemann, quant à l'impossibilité et à l'incompatibilité avec l'égalité au sein de la S. D. N. d'une liberté générale dans le domaine des armements, un seul pays étant complètement désarmé et contrôlé; cette déclaration est interprétée par l'opinion allemande comme signifiant que le Reich se propose de demander prochainement que les armements de ses voisins soient réduits au niveau fixé à Versailles pour les siens propres. Si une telle demande est rejetée, l'Allemagne se considérera comme libre « moralement et légalement » d'agir comme bon lui semblera en matière de ses propres armements.

Question qui dépassera en importance celles qui ont déjà été résolues. Elle est liée à tout le problème des perspectives de paix en Europe. Elle ne saurait être exprimée rien qu'en termes de « capacité militaire » — car qui sait ce que cette « capacité » peut devenir d'ici quelques années? — ou en données statistiques.

Elle embrasse, cette question, toutes les relations d'ordre politique et moral entre peuples de l'Europe, leurs jugements au sujet de leurs intentions réciproques, leurs soupçons à l'égard des desseins de leurs adversaires éventuels... Bref, c'est toute la psychologie internationale de la peur qui est en jeu.

Une fois encore, le Destin semble demander aux nations d'Europe : « Aimez-vous toutes — certaines d'entre vous aiment-elles — la paix de cette affection parfaite qui ne connaît pas la peur? »

La réponse à cette question est encore incertaine.

FRANCE

Une note de S. Em. le cardinal Charost

La *Semaine religieuse* du diocèse de Rennes publie en tête de son numéro du samedi 15 janvier, le décret condamnant certaines œuvres de Charles Maurras et le journal *l'Action française*, puis la lettre de S. S. le pape Pie XI au cardinal Andrieu. Elle fait suivre ces deux documents de la note suivante :

« Dans sa première lettre au cardinal Andrieu, le Souverain Pontife avait adressé aux catholiques d'Action française un grave et public avertissement : Nous nous étions appliqué à en préciser la portée, spécifiant qu'il ne suffisait pas, pour se mettre en règle avec les directives pontificales, de faire une profession, assurément très sincère, de foi orthodoxe; et que nos diocésains attachés au groupement d'A. F. devaient en outre, « accepter

dans leur jugement, l'existence des motifs » qui avaient dicté la lettre du Saint-Père, c'est-à-dire, « des périls qui, à son jugement, menaçaient en eux la foi, la morale et la plénitude de la vie catholique ». C'était là, en effet, le point déterminant qui porta Pie XI à nous mettre avec tant de force en garde sur ce qui risquait d'altérer ou d'amoinrir en nous ces trois grands biens de l'ordre spirituel que le Pape veut et doit, à tout prix, sauvegarder.

Nous avions mis en vive lumière ce point capital, prévoyant qu'on essaierait de tirer l'attention ailleurs et d'alléguer qu'il y avait, à l'intervention du Saint-Père des motifs plus effectifs et qui ne pouvaient se découvrir, étant de l'ordre politique. Cette malheureuse tactique est néanmoins intervenue, aggravée encore d'irrespectueuses vivacités de langage et de plume. Et comme elle faisait perdre de vue les biens spirituels précités, et qu'elle les compromettait davantage, le Souverain Pontife est allé plus loin. A deux reprises, dans son allocution consistoriale du 20 décembre, puis dans le décret et la nouvelle Lettre que nous publions ici, il prononce une condamnation et une interdiction formelle, visant le journal *l'Action française* et l'école ou quasi-école qui est à sa base. Il a donné finalement à son interdiction du journal la forme canonique de l'Index qui oblige gravement en conscience.

Nous ne comprenons que trop l'émotion vraiment douloureuse qui étreint à cette heure un bon nombre de nos catholiques, comptant parmi nos meilleurs, nos plus déçus, nos plus dévoués. Nous connaissons les cas de conscience qui se posent en beaucoup de familles et leur gravité parfois poignante. Nous partageons une affliction que nous avions tant désiré épargner à ceux qu'elle atteint. Et, cependant, de toute la sincérité de notre affection et de notre sollicitude paternelle, nous tenons à leur dire : Le cas de conscience que vous nous exposez s'est posé bien plus angoissant encore devant le Souverain Pontife. Pie XI a agi, et il l'a dit en termes émouvants, — pour remplir un devoir inéluctable de sa charge, pour satisfaire à ses responsabilités qui sont les plus redoutables qu'on puisse trouver ici-bas. Tous, lui avec nous, nous obéissons, et nous aussi, en somme, nous obéissons, comme lui, à Dieu, dont le nom trois fois saint, doit éteindre en nos cœurs toute tentative de révolte et toute amertume.

N'oublions pas la parole que Jésus-Christ a dite à dessein à ses apôtres, et plus encore à son Vicaire : « Qui vous méprise, me méprise. » Ce mépris, s'il était sur nos lèvres, montrerait bien que certaines « traces dangereuses de paganisme », signalées par le Souverain Pontife, sont passées dans nos cœurs. Ne soyons pas assez téméraires pour tracer nous-mêmes au Pape les frontières qui bornent son pouvoir religieux, et celles où commence notre indépendance. Qu'est-ce que cela, sinon la suppression pratique de l'autorité pontificale et l'expression très reconnaissable de ce libéralisme que le *Syllabus* définit et condamne, et que nous condamnons justement chez autrui? Notre-Seigneur Jésus-Christ, indépendamment par sa nature divine, « s'est fait chair » pour « se faire obéissant » et pour nous apprendre le prix de l'obéissance et son rôle dans notre salut. Combien il a droit de nous la demander, lui qui a obéi jusqu'à la mort, tandis qu'il ne nous demande notre obéissance que pour sauver la vie de nos âmes! Donnons-le-lui, d'autant que c'est e le encore et le bon esprit filial et chrétien dont elle témoignera, qui, nous l'espérons, ouvrira la voie à une solution susceptible de ménager aux catholiques monarchistes leur juste liberté politique, que le Pape affirme et consacre, et les conditions dont cette liberté a assurément besoin pour ne pas être une simple liberté théorique et platonique.

† ALEXIS-ARMAND, cardinal CHAROST,
archevêque de Rennes.

ÉTATS-UNIS

La grande erreur

M. Franck L. Simonds, le publiciste américain bien connu, se demande dans le *Sunday Times* si la haine des États-Unis dont on entend si souvent parler est, en ce qui concerne l'Europe, une « émotion d'ordre transitoire » ou si elle menace de devenir un fait de nature permanente et dangereuse?

M. Simonds était venu de Paris à Bruxelles, parce qu'il s'imaginait que peut-être des sentiments de sympathie pour l'Amérique s'étaient-ils attardés en Belgique.

M. Simonds reconnaît qu'il s'était trompé. Quel que soit le Belge avec lequel on parle, pour tous, grands ou petits, « Amérique »

signifie un pays qui, de propos délibéré, exploite la misère de l'Europe en vue de ses propres buts égoïstes.

M. Simonds constate ensuite que dans le ressentiment et l'animosité éprouvés à l'égard des États-Unis par les Européens il y a des nuances.

L'Anglais ne révèle que rarement ce qu'il éprouve, mais son sentiment est peut être le plus intense et le plus profond. Il est convaincu que les États-Unis se proposent de réaliser un projet méprisamment et froidement pesé : celui de ruiner l'Europe, mais d'abord la Grande-Bretagne.

Dans les opinions émises par le financier, le *business man*, on constate, sous des apparences correctes, tout un monde de sentiments hostiles plus ou moins déguisés.

Pour comprendre les explosions de colère dans les rues de Paris, à l'adresse des touristes américains, avec leur extérieur d'opulence illimitée, il faut se dire que chaque Français sans exception aucune est conscient des faits suivants :

Son pays a sacrifié de 1917 à 1918 quinze cent mille vies humaines. — Les provinces du Nord ont été entièrement dévastées. — La France a dû déboursier en vue de leur reconstruction des sommes énormes. — Aujourd'hui, l'Allemagne ne la paie pas. En revanche, son alliée la rançonne!...

Pour ce qui est de l'Allemagne, les États-Unis y sont certainement moins impopulaires qu'ailleurs et ce, pour la raison que ce que les Américains ont fait à la France et à l'Angleterre depuis la guerre a, dans une certaine mesure, réconcilié avec eux le Reich. Mais les indices d'un changement abondent. Le sentiment européen va se substituer prochainement aux sentiments d'ordre purement régional, à la satisfaction de voir la France et la Grande-Bretagne en mauvaise posture. Dans peu de temps, Français, Anglais et Italiens vont très certainement présenter aux Allemands une proposition fort simple. Nous serons prêts, diront-ils, à renoncer aux « réparations » à condition que les États-Unis consentent à annuler les dettes. Et alors, ce sera encore une fois l'Amérique qui deviendra pour le Reich le seul pays responsable du tribut que le Reich devra payer.

Parmi les Européens il en est quelques-uns qui demandent : Pourquoi le peuple américain n'est-il pas à même de voir ce qu'il fait? Pourquoi ne comprend-il pas? Mais les masses envisagent cette situation de façon beaucoup plus simpliste : les États-Unis veulent contrôler l'Europe, ses banques, son industrie, y établir une hégémonie financière et économique.

M. Simonds n'a du reste trouvé en Europe personne appartenant à quelque classe que ce fût qui fût d'avis que les paiements européens à l'Amérique pussent continuer longtemps. Du point de vue européen les accords sur les dettes repréentent des contrats imposés aux Européens par l'Amérique. Ceux-ci ont dû signer, mais en signant ils ont prévenu les Américains qu'ils ne pourraient pas payer et ils sont convaincus qu'il n'en saurait être question à la longue. La seule question qui se pose est celle de la date et de la façon dont les paiements prendront fin.

M. Simonds conclut que ce qu'il y a de plus inquiétant c'est qu'un pareil sentiment tende à devenir général. L'Europe commence à croire collectivement que l'Amérique est en train de ruiner tout un continent, et des indices au sujet desquels il n'y a pas moyen de se méprendre nous montrent qu'une solidarité européenne contre le péril américain.

Il y a beaucoup à signaler dans cet article. Ce qui frappe d'abord c'est que, en parlant comme il le fait, M. Frank Simonds n'ose pas se prononcer. Il est, il va de soi, pour l'annulation; seulement il ne se permet pas de le dire.

Deuxième observation : pour dire leur fait aux Yankees un grand journal londonien s'adresse non pas à un compatriote, mais à un de ces mêmes Yankees. C'est toujours la *vassalité morale anglaise* relevée par des observateurs perspicaces.

Pour ce qui est du fonds même de la question, une seule observation : il est curieux de constater à quel point dans la vie des États comme dans celle des particuliers (celle-ci étant le microcosme de celle-là) le vil métal prime toutes les autres considérations. Et il est bizarre de constater avec quelle facilité les États-Unis sont prêts à dilapider, pour des intérêts d'ordre purement financier — et pour eux, somme toute, bien secondaires — tout l'immense capital moral qu'ils avaient acquis à la suite de leur intervention dans la guerre mondiale. Ils finiront, c'est entendu, par faire dans le domaine des dettes les concessions inéluctables : seulement ils les feront trop tard, perdant en fin de compte, de par leur maladresse, et prestige, et argent.



COMPTOIR
D'OPTIQUE



Maison BLAISE

FOUNDEE EN 1884

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 48

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE



Tailleur - Couturier
Fourreur

CHEMISES CHAPEAUX
CRAVATES DUBAIX CANNES
COLS TÉLÉPHONE 23116 PARAPLUIES

27, Rue du Fosse-aux-Loups, Bruxelles

CYCLES "GAULOIS"

Le vélo parfait convenant spécialement au Clergé et au Missions.

La maison livre au clergé depuis de longues années par intermédiaire de ses nombreux agents

Seuls vélos renforcés convenant spécialement pour les Colonies. Solidité à toute épreuve. Totalement incassable.

Les vélos renforcés brevetés Gaulois n'ont pas leurs pareils en durabilité

Fabricants : Vandersluys Enfants
33, Rempart de la Biloque, Gand.

MM. les R. P. Missionnaires : Exigez le vélo renforcé breveté Gaulois pour vos missions. Vous n'aurez plus le moindre accident sur les mauvaises routes.



IDÉALES!
CHARMANTES!
RAVISSANTES!

NOS PENDULES
A CARILLON
WESTMINSTER

Horogerie TENSEN

BRUXELLES, 12, rue des Fripiers
ANVERS, 12, Marché aux Souliers

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

SALLE PATRIA — 23 RUE DU MARAIS — BRUXELLES

SAISON 1926-1927

Mardi 8 février 1927, à 17 h. M. André BELLESSERT Sujet : St.-Beuve chez Victor Hugo	Mardi 22 mars 1927, à 17 h. M. René BENJAMIN Sujet : Jours de Soleil en Provence, Taureaux et Méridionaux
Mardi 15 février 1927, à 17 h. M. René BENJAMIN Sujet : Le Génie de la Touraine	Mardi 29 mars 1927, à 17 h. S. E. le Cardinal CHAROST Archevêque de Rennes Sujet : Saint François d'Assise
Mardi 22 février 1927, à 17 h. M. Lucien ROMIER Directeur du Figaro Sujet : Les Etats-Unis d'Europe	Mardi 5 avril 1927, à 17 h. M. Jacques COPEAU Fondateur du Théâtre du Vieux-Colombier, à Paris Sujet : L'Annonce faite à Marie de Paul CLAUDEL (Lecture)
Mardi 1 ^{er} mars 1927, à 17 h M. Louis MADELIN Député des Vosges Sujet : La Politesse au temps de la Monarchie et de l'Empire	L'Amiral THAON de REVEL Duc de la Mer, ancien Ministre de la Marine Italienne La date sera annoncée ultérieurement
Mardi 15 mars 1927, à 17 h. M. Georges BERNANOS Sujet : Sous le Soleil de Satan	

Abonnement aux Conférences : 65 francs
Des cartes particulières sont également mises en vente par chacune des conférences.

Pour la location : de 9 1/2 heures à midi et de 14 1/2 à 17 heures
Maison LAUWER, NS, rue du Treurenberg, 36. — Tél. 297-82

LE VÉRITABLE GRAMOPHONE

"La Voix de son Maître"

chez CL. ORTMANS

ANVERS Verviers LIÈGE
place de Meir, 109 rue de l'Harmonie, 26 rue de l'Université, 31

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

Lunetterie
Optique
Javelles
Baromètres



Facès à main
Articles de luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes